
(2)TCJ.AI


22101092072

Dr HENRY MEIGE

LES PEINTRES DE LA MÉDECINE

(ÉCOLES FLAMANDE ET HOLLANDAISE)

LES PÉDICURES

AU XVIIe SIÈCLE

MASSON ET Cie, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, Boulevard Saint-Germain, 120

1897

DU MÊME AUTEUR :

CRITIQUE MÉDICALE DES ŒUVRES D'ART.

Les Possédées des Dieux dans l'Art antique (16 fig.). Nouv. Icon. de la Salpêtrière, Nº 1, 1894.

L'Hystérie dans l'Art antique (10 fig.). Intern. med. phot. Monatsschrift, 1894.

L'Infantilisme, le Féminisme et les Hermaphrodites antiques (6 dessins, 17 photographies). L'Anthropologie, t. VI, 1895.

Peintures murales de Pompeï : Enée blessé (2 phot.). Nouv. Icon. de la Salpêtrière, Nº 1, 1896.

Sur un Bossu dans l'Art Egyptien (2 fig.). Journ. des conn. méd., 6 août 1896.

Le Mal de Pott dans l'Art antique (8 fig.). Travaux de Neurologie chirurg. publiés par Chipault. T. II, 1897.

Les Amyotrophiques dans l'Art (4 fig. 1 phot.). Nouv. Icon. de la Salpêtrière, Nº 3, 1894.

Les Miracles de Saint Ignace de Loyola (2 phot.). *Ibid.*, Nº 4, 1894.

Les Possédés de P. Bronzet (3 phot.) en collab. avec Paul Richer. *Ibid.*, Nº 5, 1894.

Documents inédits sur les Démoniaques dans l'Art (3 fig. 2 phot.) en collab. avec Paul Richer. *Ibid.*, Nº 2, 1896.

Les Nains et Bossus dans l'Art (2 fig. 3 phot.). *Ibid.*, Nº 3, 1896.

Les peintres de la médecine (*Écoles flamande et hollandaise*) :

Samuel van Hoogstraaten : La Malade. Le Convive indigne (2 phot.). Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière, Nº 3, 1895.

Les Opérations sur la Tête : Les Pierres de Tête (5 dessins et 7 phot.). *Ibid.*, Nºs 4 et 5, 1895.

Les Opérations sur l'Épaule (1 phot.). *Ibid.*, Nº 5, 1896.

L'Opération sur le dos (1 phot.). *Ibid.*, Nº 6, 1896.

Les Opérations sur le Pied : Les Pédicures au XVIIe siècle (8 fig. 4 phot.). *Ibid.*, Nºs 1 et 2, 1897.

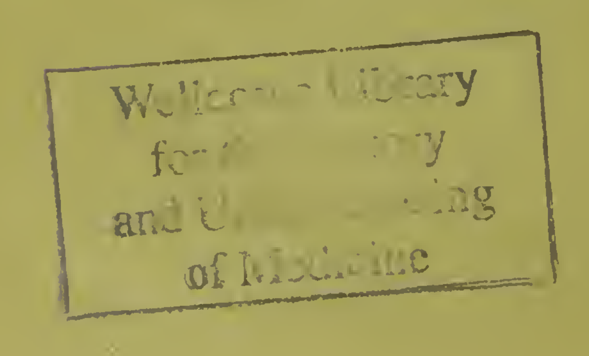
HISTOIRE ET CRITIQUE MÉDICALE.

Le Juif Errant à la Salpêtrière (*Etude sur certains névropathes voyageurs*) (17 fig. 3 phot.). Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière, Nºs 4, 5, 6, 1893.

Les Possédées Noires (*Les Névroses des Nègres*). Journ. des conn. méd., sept. oct. 1894.

Prophètes et Thaumaturges au XIXe siècle. Ibid., avril, mai 1896.

La maladie de la Fille de St-Geosmes. Nouv. Icon. de la Salpêtrière, Nº 4, 1896.



EXTRAIT DE LA *NOUVELLE ICONOGRAPHIE DE LA SALPÊTRIÈRE*, 1897.

LES PEINTRES DE LA MÉDECINE.

(*ÉCOLES FLAMANDE ET HOLLANDAISE*).

LES PÉDICURES AU XVII[e] SIÈCLE

par

HENRY MEIGE.

L'histoire des *Pédicures* est peu documentée. Au temps passé, ces humbles praticiens ont opéré dans l'ombre, blottis dans les étuves et les établissements de bains, dédaigneusement tenus à l'écart par les chirurgiens diplômés.

Cependant, depuis la première sandale jusqu'au dernir soulier moderne, des légions de malheureux ont souffert d'ampoules, d'écorchures, de durillons, de cors aux pieds, et il s'est trouvé des gens pour entreprendre de les soulager. L'utilité de cette profession n'a jamais paru contestable : le nombre de ses adeptes, aujourd'hui comme autrefois, et l'abondance de leurs clients, en sont la meilleure preuve.

Mais, guérisseurs inconstants, mêlés à la foule des empiriques ignorants ou des charlatans vagabonds, les Pédicures ont mené l'existence irrégulière des opérateurs de contrebande, fatalement condamnée à l'oubli.

Discrédités dans le passé, peut-être ont-ils un brillant avenir devant eux..... « Si quelqu'un employait toute sa vie à découvrir un spécifique contre les cors, il mériterait bien de la postérité et aurait suffisamment servi le genre humain ». Ce desideratum de tout Pédicure, attribué à tort ou à raison à Sydenham (1) ne semble pas suranné aujourd'hui, car le remède est encore à trouver.

En attendant sa découverte, il nous a paru curieux de jeter un regard en arrière, sur les Pédicures d'antan, sur les plus obscurs, les plus humbles, les Pédicures populaires du XVI[e] au XVIII[e] siècle.

(1) Le mot est rapporté, sous réserves par A. FRANKLIN. *Variétés chirurgicales.* Paris Plon., 1894, p. 223. Il est tiré de l'ouvrage : *Toilette des pieds, ou traité de la guérison des cors, verrues et autres maladies de la peau, par le D[r]* ROUSSELOT, *chirurgien de Mgr le Dauphin, des Princes et de Mesdames, en cette partie, ancien chirurgien de M. le prince de Wirtemberg,* 1762 ; réédité en 1769.



* * *

La chirurgie populaire fut, de longue date, l'apanage des Barbiers, et c'est parmi ces derniers qu'il faut chercher les premiers Pédicures.

Au Moyen-Age, les seuls Barbiers pouvaient faire œuvre de chirurgien, car, parmi ceux qui se targuaient de connaissances médicales, nul n'aurait consenti à faire une opération sur son semblable, encore moins sur le corps d'un manant.

Les prêtres, tout en s'efforçant d'accaparer l'exercice de la médecine, se contentaient, pour toute prescription, d'indiquer les remèdes empiriques traditionnels, mais à aucun prix ils n'eussent osé la plus légère intervention, surtout sanglante : *Ecclesia abhorret a sanguine* !

Les médecins, égarés dans les dissertations scholastiques et imbus des préjugés nobiliaires du temps, auraient rougi de s'abaisser à un métier manuel qu'ils regardaient comme avilissant.

Cependant, pour ne parler que des maux les moins graves, mais non pas des moins douloureux, en ce temps là comme au nôtre, on avait des plaies, des abcès, des furoncles, on souffrait des dents, de la tête, voire même des cors aux pieds.....

A qui s'adresser pour obtenir le pansement ou l'incision bienfaisante, seuls capables de calmer une douleur intolérable, sinon au Barbier dont les mains expertes savaient conduire avec sécurité les instruments tranchants et que n'arrêtaient point les préjugés de caste ?

Chez lui, du moins, on était certain de trouver une lame bien affilée, soulagement plus efficace qu'une citation aristotélique, qu'un emplâtre anodin ou un breuvage nauséabond.

Le rasoir, élément essentiel de la trousse du Barbier, fut ainsi l'origine de sa fortune chirurgicale.

Ne sait-on pas que, dans les premiers examens de cadavres humains qui se firent en public, ce fut un garçon-barbier qu'on chargea de la dissection ; et celui-ci s'en acquitta avec un rasoir. D'ailleurs, au XIVe siècle, Mondini de Luzzi n'employait pas d'autre instrument pour faire la paracentèse.

Plus tard, le rasoir devint bistouri et les pots d'onguents prirent place à côté des cosmétiques.

Aux maigres profits qu'ils retiraient du maniement de leurs rasoirs sur le poil ou sur la chair, les Barbiers ajoutèrent de bonne heure une autre source de revenus : nombre d'entre eux se firent *Etuveurs* (1) et leurs officines n'en furent que mieux achalandées.

(1) On disait aussi *Estuviers*, *Etuvistes*.

On venait chez eux pour les cheveux et pour la barbe, on y venait pour un furoncle ou pour un abcès, on y vint aussi pour les affections cutanées, prendre des bains d'eau tiède ou de vapeur. Et comme, dans les soins du corps, ceux des pieds ne sont pas moins urgents que ceux de la tête, les Barbiers-Etuveurs s'improvisèrent *Pédicures*, cumulant ainsi l'art de tailler les cheveux, de raser la barbe, d'inciser ou de racler la peau, de couper les cors et les durillons.

En un mot, ils tiraient tous les partis possibles des instruments tranchants qu'ils avaient à leur disposition.

Au XIIIe siècle, les *Estuveurs* formaient, à Paris, une véritable corporation. Le *Livre des métiers* (1) d'Etienne Boileau, Prévost de Paris, nous apprend qu' « ils étaient sous la surveillance de trois Jurés, élus par les maîtres du métier. La surveillance était principalement exercée sur la tenue et l'ordre des maisons, pour y conserver autant que possible la décence et les bonnes mœurs ; malheureusement l'occasion favorable et la cupidité des Etuveurs transformaient souvent leurs établissements en maisons de débauche. On défendait d'entretenir dans les Etuves des hommes et des femmes sans aveu et sans domicile, des lépreux et autres gens malades et diffamés (2). Ici, comme dans les autres règlements, l'interdiction prouve sûrement l'existence des faits interdits.

« On distinguait les Etuves, ou bains de vapeur,des bains tiède. L'étuve coûtait deux deniers, les bains quatre deniers. Ces prix pouvaient être élevés par le Prévost de Paris, lors du renchérissement des bois et des charbons.

« Un dernier détail de mœurs : il était défendu de faire « crier » ses Etuves avant le jour, parce que les personnes qui se rendaient à ce cri étaient exposées à de nombreux dangers. Il était donc d'usage d'aller se baigner de grand matin, en sortant du lit.

« En 1292, Paris comptait vingt-six Etuveurs, inscrits sur le livre de la taille ».

Une gravure de Hans Burgkmair, contemporain et ami d'Albert Dürer, nous montre un intérieur d'Etuve au XVIe siècle (3).

« Dans une salle de bain, un homme nu, couvert d'ulcères et d'emplâ-

(1) Voy. *Hist. génér. de Paris. — Les métiers et corporations de la ville de Paris*, XIIIe siècle. — *Le Livre des métiers* d'Etienne Boileau, publié par René de Lespinasse et François Bonnardot. Paris, Imprim. nat., MDCCCLXXIX.

(2) III *Item*. « Que nuls ne nule du dit mestier ne soustiengne en leurs mesons ou estuves, bordiaus de jour ne de nuit, mesiaus ne meseles reveurs, ne autres genz diffamez de nuit ». Extrait du registre des Estuveurs.

(3) Ce document a été signalé et reproduit dans ce recueil. Voy : Charcot et Paul Richer, *Quatre gravures d'Hans Burgkmair*, Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière, 1891, p. 409, Pl. XXXIX.

tres est assis sur un banc, les pieds posés sur le rebord d'un baquet. Il reçoit les soins d'un aide placé derrière lui. On voit, à la cantonade, Job sur son fumier; près de lui, le chien qui lèche ses plaies, et sa femme qui vomit des injures : la bête compatissante et la femme sans pitié ».

Une inscription humoristique en allemand, destinée à consoler le malade sert de légende : « Ton corps est couvert d'ulcères, aimerais-tu mieux une femme méchante? L'ulcère te ronge la peau, une mauvaise femme te salera trop ton souper ».

Il est certain que les Etuves étaient surtout fréquentées par des individus atteints d'affections cutanées, et l'on comprend la sagesse des précautions recommandées par Etienne Boileau.

En outre, il n'est pas douteux que certains établissements de bains publics se transformèrent en lieux de débauche. Aussi la profession de Barbier ou d'Etuveur n'était-elle pas tenue en grande estime.

En Allemagne, jusqu'au XVIIe siècle, aucun artisan ne prenait un jeune homme en apprentissage sans une attestation portant qu'il était né de parents honnêtes, fruit d'un mariage légitime, et issu d'une famille dans laquelle il ne se trouvait « ni barbiers, ni baigneurs, ni bergers, ni écorcheurs » (1).

Cependant on aurait tort d'accuser tous les Barbiers-Etuveurs des mêmes délits, car beaucoup exercèrent honorablement leur profession et rendirent de réels services. Ils furent même jusqu'au milieu du XVe siècle, les seuls médecins dans la plupart des villes d'Allemagne (2).

En France, les Barbiers trouvèrent en Charles V un protecteur qui reconnut leur utilité et sanctionna leurs privilèges. Dès la seconde moitié du XIVe siècle, un édit royal confirmait aux Barbiers le droit de « pratiquer la saignée, bailler et administrer emplastres, ongnements, et autres médecines convenables pour boces, apostumes et toutes plaies ouvertes ». Mais il y eut bientôt des abus de chirurgie, car, en 1425, un arrêt du Parlement de Paris interdisait aux Barbiers et aux Étuveurs de pratiquer les opérations. Il leur fut seulement permis de *panser les plaies* et *d'arracher les cors*.

C'est à cette chirurgie sommaire que se limiteront les Barbiers de village pendant plus de trois siècles. Nous les verrons bientôt à l'œuvre dans leurs modestes officines, rasant la barbe de l'un, taillant les cheveux de l'autre, appliquant un emplâtre à celui-ci, coupant un cor à celui-là.

(1) Moehsen, p. 292, cité par Kurt. Sprengel, *Hist. de la Méd.*, t. II, p. 496.

(2) Dreyhaupt, p. 561. *Ibid.* L'Empereur Wenceslas aurait été le premier à relever leur triste condition et même à leur permettre d'avoir des armoiries, en souvenir de la fille d'un baigneur qui avait favorisé son évasion du château de Wiltberg, en Autriche, et qui devint plus tard sa concubine. (Sprengel, *loc. cit.*).

Cependant, dans les grandes villes, à partir du XVI[e] siècle, le rasoir est souvent relégué au second rang.

Les *tonsores chirurgici* sont plus Chirurgiens que Barbiers. Ils demandent même qu'on leur permette d'étudier l'anatomie, car ils veulent intervenir dans d'autres circonstances que pour la saignée et *pro furunculis, boschiis et apostematibus*. Ils n'ont pas tort : Ambroise Paré ne faisait-il pas partie de leur corporation ?

Et, parmi eux, les *Inciseurs* entreprennent des opérations plus audacieuses : la pierre, la hernie, la cataracte, etc. Aussi entend-on bientôt la Faculté crier au scandale : les Médecins vont livrer bataille aux Barbiers.

La lutte s'engagera et durera plus de deux siècles, les Barbiers ne se décourageant pas. « La chirurgie est un art manuel, diront-ils ?—Soit. Nous revendiquons hautement le droit de l'exercer. Nous n'administrerons aucune médecine « laxative, altérative ni confortative ». Ceci est affaire aux médecins. Mais c'est nous qui pratiquerons « la diérèse, la synthèse et l'exérèse ».

On connaît l'histoire de ces dissensions orageuses qui eurent au XVII[e] siècle un grand retentissement et qui se continuèrent encore au XVIII[e]. A Paris, la Faculté, d'une part, les Chirurgiens et les Barbiers de l'autre, tantôt alliés, tantôt ennemis, ne cessèrent de se quereller jusqu'à la Révolution, pour la plus belle joie des humoristes, mais sans grand profit pour les progrès de la médecine et de la chirurgie (1).

Or, tandis que les plus audacieux et les plus instruits des Barbiers bataillaient pour accroître leurs prérogatives et mettaient parfois en échec les Médecins et les Chirurgiens de robe longue, les plus humbles continuaient dans leurs modestes officines à manier à tour de rôle le rasoir et le bistouri, les pâtes capillaires et les onguents.

Successeurs des *physiciens*, des *mires* et des *mèges* du Moyen Age, praticiens improvisés, n'appartenant à aucune école, ignorants des plus élémentaires notions de médecine et d'anatomie, bornant leurs soins à des incisions simples ou à des pansements grossiers, ils étaient les seuls guérisseurs des pauvres diables en quête d'un soulagement à leurs maux.

Leur chirurgie rudimentaire était quelquefois bienfaisante. A défaut de savoir, ils mettaient, pour un salaire problématique, leur bonne volonté et leur adresse au service des malheureux. Beaucoup de leurs confrères en haut bonnet n'eussent pu se vanter de cures plus efficaces ni plus dignes.

(1) Voy. à ce sujet : MAURICE RAYNAUD, *Les médecins au temps de Molière*, Paris, Didier et Cie, 1863. — A. FRANKLIN, *La vie privée d'autrefois. Les Chirurgiens*, Paris, Plon et Cie, 1893.

De ces Barbiers obscurs aucun nom n'est venu jusqu'à nous. Nombre d'entre eux d'ailleurs auraient été dans l'impossibilité de l'écrire.

Mais une compensation leur était réservée. Car il s'est trouvé que les officines et les pratiques des opérateurs de village ont tenté le pinceau des peintres contemporains. Des artistes, — des maîtres, — nous ont laissé une histoire en peinture plus vivante et non moins documentée que des textes écrits. C'est dans ces pages colorées, dont plusieurs sont de réels chefs-d'œuvre, que nous allons essayer de lire la vie des Barbiers-Pédicures, au temps d'Adriaen Brouwer et de David Teniers.

*
* *

Dans une chambre mal éclairée, aux murs enfumés et décrépits, sous un plafond à solives apparentes, au milieu d'un entassement désordonné de sièges et d'accessoires professionnels, où la lumière des fenêtres basses vient déposer çà et là quelques reflets d'or et d'argent, le Barbier-Pédicure opère, courbé sur le pied d'un client.

Vieillard cassé au visage labouré de rides, ou jeune homme à longs cheveux bouclés, il porte toujours son costume distinctif, sans éclat, parfois même déplorablement négligé.

Sa tête est coiffée d'une barrette informe, ou tout simplement d'un béret; d'autres ont un petit bonnet entouré de fourrures.

Autour de la taille, les Barbiers-Pédicures ceignent un court tablier blanc qui sert à essuyer bistouris et rasoirs : c'est, pour leurs instruments, le seul soin de propreté qu'ils connaissent.

Parfois, un étui contenant des lancettes, des pinces et des sondes pend à leur côté, comme une gaine de maître-queux.

Tels sont les attributs qui distinguent ces opérateurs rustiques, travaillant à tour de rôle sur la tête et sur les pieds.

Plus d'apparat serait superflu pour la clientèle miséreuse qui fréquente leurs officines : paysans, ouvriers, chemineaux, gens de mine piteuse et de bourse plate, meurtris par le travail et les souffrances, trop heureux de trouver, pour une maigre obole, quelques soins grossiers à des maux exaspérants.

Ils entrent en clopinant, appuyés sur un bâton, jettent sur le sol leur panier ou leur besace, accrochent leur chapeau au dossier d'une chaise, s'assoient, retirent leur soulier, et, soutenant leur jambe avec leurs mains croisées sous le jarret, posent avec précaution leur pied nu sur un tabouret, sur un billot, ou sur le bord d'une table.

Le Barbier vient, met un genou en terre, saisit d'une main le pied douloureux et se penche pour regarder de plus près le siège du mal.

Alors, selon qu'il s'agit d'une excoriation, d'une ampoule, ou bien d'un

cor, d'un durillon, il prépare un emplâtre adhésif, va chercher un topique liquide ou un bistouri bien tranchant.

Tantôt on le voit, armé d'un petit couteau pointu, grattant patiemment l'épiderme durci, cherchant à extirper un cor jusqu'à la racine. Tantôt il verse sur la plaie un baume calmant, ou sur un durillon quelque caustique. Tantôt enfin, il applique *loco dolenti* un onguent étalé sur un carré d'étoffe.

L'art du Pédicure ne va pas plus loin.

Cependant, le malheureux patient souffre le martyre et, suivant sa complexion, traduit sa douleur par une affreuse grimace accompagnée de cris lamentables, ou par un énergique pincement des lèvres et la crispation de ses poings.

Le Barbier n'en a cure et poursuit flegmatiquement sa besogne, ayant parfois au coin des lèvres un sourire malicieux, jamais méchant. La douleur n'a-t-elle pas son comique, surtout, lorsque la cause étant sans gravité, ses manifestations se montrent excessives? Les peintres humoristes des Flandres ont bien compris cette antithèse et l'ont mise souvent à profit dans leurs scènes de médecine et de chirurgie.

*
* *

L'opérateur et le patient ne sont pas les seuls personnages qui animent ces officines populaires. Il était de tradition d'y faire figurer une vieille femme et un jeune garçon.

La vieille n'est souvent qu'une commère de passage, venue là pour cancaner un brin, ou pour chercher quelque médecine. C'est parfois la femme du client qui se penche timidement pour regarder, inquiète et attendrie, les péripéties de l'opération. Toutes se ressemblent, avec leurs coiffes blanches, leurs fichus croisés autour du cou, leurs mains cachées sous leurs tabliers et leurs paniers au bras. Et toutes ont la même figure apitoyée, la même moue à la vue d'une blessure ou d'un bistouri, se reculant effarouchées, et cependant tournant la tête, pour regarder quand même, tant sur la répugnance l'emporte la curiosité.

D'autres fois, cette vieille femme est la propre épouse du Barbier. Elle prend alors une part active à l'opération, soit qu'elle prépare les onguents ou les emplâtres, soit qu'elle aide à maintenir l'immobilité du patient. Son assistance est précieuse : elle économise l'entretien d'un apprenti.

Ce n'est pas d'ailleurs la seule occasion où l'on voit les femmes prêter leur concours à la médecine et à la chirurgie.

Leur intervention dans les soins à donner aux malades et aux blessés remonte à une époque fort ancienne.

Au Moyen Age, et longtemps encore après, les nonnes, les dames et

jeunes filles de qualité préparaient des breuvages bienfaisants et pansaient les blessures de leurs proches. On peut les voir à l'œuvre dans un tableau de Van Hemessen, au musée du Prado, dont nous avons donné la description (1).

L'Ecole de Salerne avait ses *médeciennes* ou *miresses*. Et l'on connaît les *ventrières* ou *ventières*, ancêtres de nos sages-femmes actuelles. Les femmes des Barbiers remplissaient peut-être aussi ce rôle de matrones.

Enfin, Jan Steen fait voir dans son *Charlatan* du musée d'Amsterdam, et dans son *Opérateur* du musée de Rotterdam, que les femmes participaient à la jonglerie des « Pierres de tête » (2), et ne reculaient pas devant une incision.

Les Barbiers-Etuveurs posaient aussi les *ventouses*, et leurs femmes les aidaient encore en cette occasion, opérant à demeure, ou même allant en ville, faisant au besoin les *scarifications*.

Cette médication était usitée de longue date. N'a-t-on pas retrouvé à Pompeï (3) des ventouses en bronze de forme identique à celles dont nous nous servons encore aujourd'hui ? Dans les couvents du Moyen Age où se trouvaient des salles de bains, les moines savaient appliquer les ventouses.

Les Barbiers-Étuveurs n'auraient pas négligé cette nouvelle source de profit. Nous en verrons plus loin la preuve iconographique.

Le jeune garçon qui complète le personnel ordinaire des officines rustiques est l'apprenti indispensable au Barbier célibataire pour le seconder dans ses manipulations. C'est une figure chère à D. Teniers qui nous le montre dans toutes ses scènes chirurgicales, gamin frisé toujours occupé à chauffer un emplâtre au-dessus d'un réchaud, toujours distrait de sa besogne, regardant à droite ou à gauche, mais jamais sa préparation.

*
* *

Le *mobilier* des Barbiers-Pédicures mérite un instant d'attention.

Il était d'ailleurs fort simple et se limitait, en général, à une chaise, une table, un banc, et un escabeau.

Beaucoup même n'avaient pas ces richesses. L'ingéniosité du propriétaire suppléait alors à l'insuffisance du matériel.

Brouwer nous montre, à Munich, un barbier qui, voulant avoir un second siège, utilise un vieux tonneau.

La chaise, *chaière*, ou le fauteuil, étaient professionnels et servaient à la

(1) Henry Meige, *Les Opérations sur la tête*. Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière, nos 4 et 5, 1895.

(2) *Ibid.*

(3) Voy. Henry Meige, *Enée Blessé*. Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière, n° 1, 1896, pl. VIII, fig. 1.

fois pour la barbe et pour les opérations. Etienne Boileau fait figurer ce meuble, au même titre que les bassins et les rasoirs, parmi les objets devant être confisqués au profit du Roi chez les Barbiers-Étuveurs condamnés pour contravention à l'ordonnance de la prévôté.

Chaises de bois ou chaises de paille, elles n'avaient rien de caractéristique chez les Barbiers de village, qui parfois même n'en possédaient pas.

Celles qui sont figurées dans les tableaux ayant trait aux « Pierres de tête » donnent plus exactement l'idée de ces meubles spéciaux.

Les *ciseaux*, les *rasoirs*, les *plats à barbe* et les *palettes à saignée* constituaient, avec un assortiment variable de pots de pharmacie, cruches, bocaux, fioles, etc., tous les accessoires des officines des Pédicures.

Les instruments étaient accrochés à des rateliers ou à des clous ; les récipients, disposés sur des rayons fixés aux murs et bouchés avec du papier ou du parchemin.

L'arsenal chirurgical, très modeste, se composait de *bistouris*, droits ou courbes, pointus ou boutonnés, et de quelques instruments spéciaux que nous décrirons à leur place. C'est plus qu'il n'en fallait pour d'aussi légères interventions ; mais la propreté douteuse de ces instruments, oubliés sur les tables, sur les chaises, et même sur le sol, passant du cor de l'un à l'ampoule de l'autre, sans le moindre nettoyage, devait engendrer plus d'une complication. Il est vrai que les opérateurs de haute volée ne prenaient pas des précautions plus sévères. Les humbles Barbiers de village étaient alors bien excusables.

Parmi les instruments figurés dans les officines rustiques se trouvent aussi de fortes *pinces* ayant l'apparence de daviers pour l'extraction des dents. Peut-être servaient-elles pour un procédé brutal d'extraction des cors. Mais n'oublions pas que les Barbiers, tout pédicures qu'ils fussent, savaient aussi se faire dentistes à l'occasion. Les peintres des Flandres nous en ont laissé plus d'un témoignage.

D'ailleurs, même à la fin du XVIIIe siècle, on pouvait, dit-on, lire, au Palais-Royal, cette enseigne significative : « M. Roblot, dentiste et pédicure, coupe les cors avec beaucoup de dextérité » (1).

*
* *

Les Barbiers faisaient presque toutes les opérations de petite chirurgie. Ils ouvraient les furoncles et les abcès, pansaient les blessures et les contusions sur tous les points du corps. Nous avons déjà reproduit plusieurs documents figurés relatifs à des interventions sur la tête, sur l'épaule et le dos (2).

(1) Cité par A. Franklin, *Var. chir.*, p. 225.
(2) Voy. Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière. n°s 4 et 5, 1895, n°s 5 et 6, 1896.

Pour ne parler que des interventions sur le pied, l'iconographie nous apprend qu'elles reconnaissaient deux causes : les *plaies* et les *cors*.

Les *plaies* étaient les excoriations de toutes sortes produites par les chaussures grossières et les marches exagérées, lésions peu graves, mais très douloureuses, que les artistes font siéger de préférence sur la face dorsale du pied, et pour lesquelles n'existait qu'un mode de traitement : l'*emplâtre*.

En revanche, la composition des emplâtres variait à l'infini. Les meilleurs, croyait-on, étaient ceux qui nécessitaient l'emploi des substances les plus disparates et les plus fantaisistes, et surtout la plus fastidieuse préparation.

Emplâtres de frai de grenouille, de graisse de vipère, de vers de terre, d'araignées, etc., etc., sans oublier la *momie* ou *mumie*, la salive, l'urine, le sang, la graisse de l'homme, et jusqu'à ses excréments !

On imagine aisément les déplorables effets que produisaient ces mixtures infectes sur des plaies ouvertes, et les inflammations, les ulcérations, les suppurations interminables qu'elles pouvaient engendrer.

Les Pédicures soignaient aussi les *ampoules* et les *engelures*. Ils avaient pour ces dernières des *moutardes* fort vantées.

Les *cors* et les *durillons* nécessitent plusieurs sortes d'interventions que nous retrouvons figurées dans les documents artistiques, et nous devons reconnaître que les mêmes procédés de traitement sont encore en usage aujourd'hui.

C'est d'abord le *grattage*, à l'aide d'un instrument tranchant, bistouri ou scalpel, méthode palliative qui n'atteint pas la racine du mal et ne met pas à l'abri des récidives.

Puis l'*excision* et l'*extirpation*, opération délicate, souvent douloureuse, qui a pour but de rechercher la pointe profonde du cône épidermique et de la *déraciner*, comme on ferait d'une dent. Des instruments spéciaux ont été fabriqués dans ce but. Nous les verrons parmi les accessoires des Pédicures du XVIIe siècle, presque identiques à ceux dont se servent de nos jours leurs descendants.

La *cautérisation* est une autre méthode. Gui de Chauliac donnait le conseil suivant pour détruire la « corne qui est aux pieds » :

« Rase-là, tant qu'il sera possible, puis qu'on mette dessus une platine de fer ou de cuir, à laquelle y est un trou selon la grandeur de la corne, et lors, en ce trou soit mise une goutte de soufre ardent, et qu'on le laisse esteindre sur le lieu (1). »

Ce procédé, comme d'ailleurs l'emploi de tous les caustiques, n'est pas

(1) Edit. Nicaise, cité par A. Franklin, *l. c.*, p. 221.

toujours exempt de gravité. L'action mortifiante dépasse souvent son but et détruit à la fois la tumeur et les parties saines environnantes. De pareils accidents ne devaient pas être rares avec les liquides impurs et les graisses malpropres dont se servaient les Barbiers de village. De fâcheuses eschares étaient à redouter, aggravées encore par toutes les causes d'infection résultant de la malpropreté de l'opérateur et de l'opéré.

Enfin, les *Emplâtres* ont toujours joué un rôle capital dans le traitement des cors aux pieds.

La composition de ces emplâtres était infiniment variée. Ambroise Paré conseillait les *aulx pilés*. Sans remonter aux préparations bizarres qui jouissaient de la faveur générale (1), on conseille encore aujourd'hui les

(1) Voici un exemple de ces cuisines pharmaceutiques. Je l'extrais d'un curieux volume manuscrit contenant toutes sortes de « divins secrets tant de médecine qu'autres » recueillis par Anthoine Paris, escholier en chirurgie, à Mons, en 1660. — J'ai modifié l'orthographe de l'époque et surtout celle, trop fantaisiste, de l'auteur.

« *Recette admirable, c'est d'une toile propre à guérir toutes sortes de plaies vieilles et nouvelles, ulcères, écrouelle, cancer, noli me tangere, maux des mamelles, chancre, morsures de chiens enragés, douleurs de tête, goutte et autres douleurs.*

Prendre : céruse, une once ; gomme de sérapin, oponax et ammoniac (faut faire tremper et dissoudre en un verre de bon vinaigre trois jours durant) ; litharge, momie, de chacun un demy once ; staphysaigre, bdelium, orpiment, de chacun trois dragmes ; mirrhe, encens, mastic, colophane, de chacun cinq dragmes ; camphre, une dragme ; térébenthine, une once et demie ; suif de cerf, deux onces ; huile de lys, environ une chopine (mesure de Paris).

Tout ce qui se doit et peut mettre en poudre des choses ci-dessus, vous le ferez mettre, et placerez chacune à part, bien enveloppée de peur qu'elle ne s'évente. Vous prendrez une petite poêle ou un chaudron d'airain et mettrez dedans votre litharge et céruse que dissoudrez avec un peu d'eau commune.

Votre décoction, ou plutôt baume, fait avec la composition ci-dessus, mettrez votre chaudron sur un feu de charbon assez lent, en mouvant toujours avec une spatule de bois, large de deux ou trois doigts, qui soit fort coupante des deux côtés, afin que plus aisément vous vous en puissiez servir ; puis, vous mettrez votre huile en petite quantité.

Et mettez quant et quant votre suif de cerf, mouvant sans cesse ; est à noter que vous mettrez votre huile et décoction dont avons déjà parlé pour rafraichir peu à peu votre onguent de peur qu'il ne se brûle, à quoy il est fort subjet, principalement votre litharge. Il faut que cela cuise fort à la longue, lentement et à petit feu. Il faut bien un jour entier pour la confection de vostre toile. De point en point et à chaque fois que vous y remettrez du rafraichissement, il ne faut pas que ce soit plus que plein la coquille d'un œuf à la fois, et si n'avez de la dite décoction vous vous servirez tantôt d'huile, tantôt d'eau commune, pour le rafraichissement de votre onguent.

Parce qu'il est à considérer que si vous allez trop mettre d'huile ou d'eau du commencement et qu'ainsi vous noicerez votre onguent, il vous serait par après impossible de plus rien faire qui valut, car votre onguent ne prendrait jamais corps, et lorsque vous verrez le tout presque cuit et comme en forme d'onguent fort, ce qui ne sera pas volontiers en quatre heures, vous y mettrez par après votre colophane, mouvant toujours sur votre petit feu lent..., etc. etc. ».

Les conseils continuent sur ce ton pendant des pages et des pages. Cet aperçu est plus que suffisant pour donner une idée de la pharmacopée emplastique usitée au XVIIe siècle.

emplâtres de savon, de gomme ammoniaque, de mucilage, de galbanum, de minium, etc., qui ont du moins l'avantage d'être simplement anodins.

Dans les officines où nous allons pénétrer, les fioles et les pots de pharmacie où se joue si heureusement la lumière, dans la transparence du verre et des liquides colorés, ou sur l'émail des faïences ornées de bleu, ne nous révèlent malheureusement pas le nom de leur contenu.

La thérapeutique n'y perd pas beaucoup. On fait aujourd'hui bon marché de la longue liste des topiques alors en usage.

Tenons cependant pour certain que les Barbiers-Pédicures étaient fort versés dans l'art de ces compositions, car ils passaient pour posséder, au commencement du XVIIe siècle, « la connaissance des remèdes et médicaments tant simples que composés, comme onguents, emplâtres, cérats, pultes, poudres, liniments, huiles, ceroüannes, et toutes espèces de pirétiques, tant actuels que potentiels (1) ».

* * *

Deux peintres du XVIIe siècle ont témoigné pour les Barbiers-Pédicures une prédilection singulière.

L'un, riche Anversois, allié ou ami des plus grands artistes des Flandres, menant grand train, ayant château et valetaille, recevant les princes et reçu par les rois, cependant peignant sans relâche, « de quoi remplir une galerie de deux lieues de long » !...

L'autre, gueux de Hollande, bohême sans sou ni maille, quittant l'estaminet pour la prison, fréquentant les plus misérables bouges, jouant, buvant, s'enivrant, et, seulement pour payer ses dettes, ayant recours à son pinceau.

Le premier fut David Teniers le Jeune, le second Adriaen Brouwer.

L'un et l'autre, de mœurs si dissemblables, ont emprunté les mêmes sujets aux scènes de la vie populaire et les ont traités, par des procédés différents, avec un talent sans égal.

Se connurent-ils ? — On peut le croire, car ils étaient contemporains, et Brouwer, emprisonné à Anvers, dut à Rubens sa délivrance ; or Rubens fréquentait chez Teniers.

Se copièrent-ils ? — La chose n'est pas impossible ; mais lequel des deux fut l'imitateur de l'autre ?—Voilà ce qu'on décide plus difficilement.

Le Flamand fortuné a pu, pendant un temps, donner asile au Hollandais nécessiteux dans sa florissante fabrique de peinture, et ce dernier s'y est peut-être inspiré des créations du maître. Ou bien, au contraire, devant le succès des tableaux de Brouwer — car ses œuvres étaient déjà

(1) Statuts de 1611.

fort appréciées, — Teniers, qui, malgré sa situation prospère, ne dédaignait pas les ventes fructueuses, voulut peut-être rivaliser avec cet échappé de l'atelier de Franz Hals, miséreux si habile à peindre les miséreux.

Ces questions se posent nécessairement lorsqu'on compare les œuvres des deux artistes où se rencontrent de surprenantes analogies, non seulement dans le choix des sujets, mais dans l'agencement de la scène, le groupement des personnages, et jusque dans les moindres accessoires.

Que Brouwer et Teniers se soient inspirés ou non l'un de l'autre, cela n'enlève rien à leur mérite réciproque. Chacun d'eux conserve sa facture et sa palette, partant son originalité.

Celui-ci, léger, délicat, effleurant son panneau de touches fines et fermes, d'un coloris doux et recherché, car, même avec ses paysans, Teniers se montre toujours quelque peu gentilhomme.

Celui-là, primesautier, fougueux, peignant largement et d'un jet brusque, mais avec une sûreté de main et une franchise dans la nuance qui dénotent une aisance vraiment supérieure.

Tous les deux sont d'incomparables virtuoses dans la peinture des scènes réalistes, et ce naturalisme sincère, toujours plaisant, parfois trivial, n'est jamais malsain. Ils savent mettre à profit tous les épisodes de la vie journalière, entrevoyant le pittoresque des moindres événements.

Un boutiquier avec ses pratiques, un musicien entouré de badauds, une ménagère dans sa cuisine, un corps de garde, un peseur d'or, un mendiant, un fumeur, un buveur, etc..., sont des prétextes suffisants à des œuvres d'art, d'une observation fine et consciencieuse, d'un réalisme spontané et sans apprêt.

Par dessus tout, ils se complaisent à nous faire savourer les joies naïves et simples : plaisirs du vin, du jeu, de la table et de la danse, ribotes, ripailles, propos salés et grasses plaisanteries. La vie, s'il faut les croire, est une éternelle kermesse où chacun n'a souci que de rire et festoyer.

Cependant, ils n'ignorent pas les misères humaines, non plus que le secret de les représenter. Leur art, fait de franchise et de simplicité, s'inspire aussi bien des chagrins que des liesses. Les maux du corps ne les laissent pas indifférents.

Plus de vingt tableaux de Teniers, et un nombre presque égal de la main de Brouwer, ont pour sujet des scènes de chirurgie populaire, véritables chefs-d'œuvre de réalisme humoristique.

Car, jusque dans la douleur sachant introduire le comique, ils veulent, en la figurant, nous arracher quand même un sourire. Pourtant, leur compassion reste grande au malheur d'autrui. En nous divertissant, ils savent encore nous apitoyer, tant leur raillerie est tempérée d'indulgence.

Ainsi, chez eux, la bonne humeur, le bon sens et la bonté s'allient à la plus sincère observation de la nature.

Avec de tels guides, on est certain de trouver plaisir et profit à pénétrer dans les officines primitives qui ont si souvent tenté leur verve spirituelle et leur pinceau naturaliste.

*
* *

Les recherches que j'ai entreprises, pour recueillir les figurations relatives aux Barbiers-Pédicures, ont porté sur les principaux musées de France et de l'étranger (1). Il en existe peut-être d'autres dans les collections particulières ou dans certaines galeries sur lesquelles je n'ai pu obtenir les renseignements demandés.

Les documents qui suivent, au nombre de seize, suffiront, je l'espère, à justifier la présente étude.

En voici la liste :

I. David Teniers le vieux (1582-1649).
Le Docteur de village. Musée de Picardie, Amiens.

II. David Teniers le jeune (1610-1690).
1° *L'Etuve.* Musée de Cassel.
2° *Le Pédicure.* Musée de Buda-Pest.
3° *L'Opération chirurgicale.* Musée du Prado, Madrid.
4° *Le Chirurgien de campagne.* Gravure d'après D. Teniers le Jeune (collection de M. le Dr Paul Richer).

III. Adriaen van Ostade (1610-1685).
Le Chirurgien de village. Académie des Beaux-Arts, Vienne.

IV. Pieter J. Quast (1606-1647).
Un Opérateur, musée de l'Ermitage, St-Pétersbourg.

V. Adriaen Brouwer (1605-6-1641).
1° *L'Etuve de village.* Pinacothèque, Munich.
2° *Le Pédicure*, dessin (Collection de M. le Pr Charcot).
3° *Chez le Chirurgien.* Musée Suermondt, Aix-la-Chapelle.
4° *L'Etuve de village.* Galerie Schœnborn, Vienne.

(1) Je tiens à remercier ici MM. les Directeurs des Galeries de peinture qui m'ont fort obligeamment communiqué des renseignements et des photographies concernant ces œuvres d'art, et en particulier, M. Delambre, conservateur du musée d'Amiens, M. Eisenmann, directeur du musée de Cassel; M. E.V. Kammerer, directeur de la galerie de peinture de Buda-Pest; M. A. Schaeffer, directeur de la galerie de peinture de Vienne; M. Fritz Berndt, directeur du musée Suermondt,, à Aix-la-Chapelle; M. Weizsacker, directeur de l'Institut Staedel, à Frankfort-sur-Main; M. A. Somof, directeur de la galerie de peinture de l'Ermitage, à St-Pétersbourg; M. Van der Kellen, directeur de la Collection des Estampes au Rijks-Museum d'Amsterdam, ainsi que la Direction du Musée de Berlin.

5° *L'Opération sur le pied.* Institut Staedel, Frankfort-sur-Main.
6° *Le Pédicure,* dessin, musée des Offices, Florence.

VI. Cornelis Dusart (1660-1704).
1° *La Ventouseuse,* eau forte de 1693.
2° *Le Pédicure ambulant,* gravure. Collection des Estampes, Rijks Museum, Amsterdam.

VII. Ecole flamande du XVII[e] siècle.
Les singes Barbiers-Pédicures, musée d'Ypres.

I

David Teniers le Vieux

Peintre flamand (1582-1649).

Le Docteur de village.

(Musée de Picardie. Amiens.)

Le plus ancien document figuré qui, à ma connaissance, se rapporte aux Barbiers-Pédicures est signé du nom de Teniers. Mais il ne serait pas de la main du célèbre maître Anversois. On l'attribue à son père, David Teniers le Vieux (1582-1649).

Le vieux Teniers, dont les œuvres sont assez rares, a laissé cependant un certain nombre de paysanneries et de compositions religieuses ou allégoriques. Les scènes de médecine populaire l'ont aussi tenté, témoin son *Médecin,* empirique examinant des urines, au musée des Offices, sujet si souvent reproduit par D. Teniers le Jeune.

Ce dernier qui, pour premier maître, eut le vieux Teniers, s'inspira souvent des peintures paternelles, pour des tableaux généralement beaucoup mieux traités.

Il en fut sans doute ainsi pour ses Pédicures dont nous verrons bientôt la collection. Le tableau de Teniers le Vieux, outre sa valeur artistique, a donc cet intérêt qu'il a peut-être été l'origine de toute une série de compositions similaires.

C'est au musée de Picardie, à Amiens, que se trouve ce prototype des *Pédicures* de l'Ecole flamande (1).

(1) N° 138 du Catal. de 1878. — T. — II, 47. L. 61. — Acheté par l'ancienne commission du musée. Il a été gravé comme étant de D. Teniers le Jeune.

J'ai examiné tout récemment cette intéressante peinture qui semble bien traitée dans la manière et la couleur des œuvres du vieux Teniers et qui est peinte sur toile, comme la plupart des tableaux de ce dernier. M. Delambre, conservateur du musée de Picardie, a bien voulu m'autoriser à en faire faire une photographie; mais le

Les quatre personnages que nous retrouverons dans toutes les scènes du même genre y figurent selon le groupement et avec les attitudes qu'adopteront plus tard tous les peintres de Pédicures dans les Flandres et les Pays-Bas.

L'opérateur a mis genou en terre. De la main gauche il tient le bout du pied de son client, de la droite il détache un emplâtre posé sur la face dorsale du pied.



Fig. 1. — *Le Docteur de village.*
Croquis d'après un tableau attribué à D. Teniers le Vieux, musée de Picardie (Amiens).

Le patient, assis sur une grossière chaise de bois, se penche en avant pour soutenir sa jambe droite à l'aide de ses deux mains croisées sous le jarret ; son pied nu repose sur un escabeau.

Derrière eux, une femme debout, les mains cachées sous son tablier, un panier au bras, se penche pour regarder l'opération.

A droite, un jeune garçon fait chauffer un emplâtre au-dessus d'un réchaud posé sur une table chargée de fioles et de pots de pharmacie. Telle est bien la disposition schématique de toute opération sur le pied dans une officine populaire.

mauvais état de la toile, craquelée et enfumée, ne permet pas d'en donner une reproduction suffisamment nette. J'en ai fait un croquis sommaire (Fig. 1). — Le tableau est signé en bas et à droite : I. D. TENIERS.

Mais le tableau du musée d'Amiens mérite un examen plus approfondi.

Nous verrons, en étudiant les *Pédicures* de Teniers le Jeune, les nombreux emprunts qu'il a dû faire à la peinture attribuée à son père.

Pour le moment, ne retenons que les détails originaux de ce document.

Le Barbier est un homme encore jeune, à cheveux noirs, longs et bouclés ; un bonnet rouge entouré de fourrures couvre sa tête ; il est vêtu d'une casaque bleue et de chausses brunes, un tablier blanc autour de la taille. En opérant, il s'interrompt pour regarder son client et l'encourager par de bonnes paroles. Nous le retrouverons à Cassel dans une *Étuve de village*, fort bien achalandée.

Le patient, vieillard à cheveux gris et à barbe inculte, rappelle assez bien les mendiants que le vieux Teniers fait figurer dans ses *Œuvres de miséricorde*, à l'église St-Paul d'Anvers. Son chapeau est accroché au dossier de la chaise, son bâton et son soulier déposés près de lui.

La femme est vêtue de brun avec un tablier bleu. Elle a sur la tête un chapeau noir pointu, à larges bords. L'apprenti, aux cheveux frisés, porte un costume gris avec un rabat blanc et un nœud de rubans rouges sur l'épaule. Il y a, en outre, dans ce tableau, un cinquième personnage. A droite, en haut, par une petite lucarne qui donne sur une autre pièce éclairée d'une fenêtre à vitraux, un curieux à béret rouge regarde le quatuor du bas. Il ne semble d'ailleurs venu là que pour remplir un coin trop nu dans le haut de la toile (1).

Le décor, limité à gauche par une cloison de planches, est égayé par une foule de vases, cruches, bouteilles, pots d'onguent et bocaux, disposés çà et là sur des tablettes ou sur le sol. On voit à gauche, sur un banc, un broc de cuivre et un plat à barbe ; aux murs sont accrochés des ciseaux, des rasoirs et des boîtes à médicaments. A droite, sur la table, des pots, des fioles, ouverts ou bouchés avec du papier, des verres ouvragés, un coffret et des coquillages.

Un hibou sur un perchoir, un lézard exotique empaillé, pendu par une ficelle au plafond, un crâne de cerf avec ses cornes, flanqué de deux crânes de chiens, viennent rompre la monotonie du fond. Ce sont là des accessoires familiers aux Teniers.

Les instruments professionnels sont en plus grand nombre dans ce document que dans aucun autre.

Plusieurs gisent sur le sol, à côté du Barbier : un bistouri à lame courbe et à pointe arrondie pour le grattage des cors et des durillons, deux petits instruments très fins, l'un pointu, l'autre en forme de curette, pour les

(1) Le même personnage figure à la même fenêtre dans plusieurs œuvres de D. Teniers le Jeune.

excisions profondes, et un dernier en forme de clef, probablement destiné au même usage.

Ce n'est pas tout. Dans une petite armoire à compartiments inégaux fixée au mur du fond, est exposé tout un arsenal chirurgical. Le mauvais état de la peinture, l'exiguïté du dessin et peut-être aussi l'impéritie de l'artiste, ne permettent pas de préciser exactement la nature de ces accessoires; on y distingue cependant des pinces, des scies, une sorte de vilebrequin qui n'est pas sans analogie avec les appareils usités alors pour l'opération du trépan. Et l'on devine tout un assortiment de *forceps*, de *curettes*, de *crochets*, de *tarières*, etc., etc., dont les livres de chirurgie de l'époque contiennent d'abondantes figurations.

Le Barbier-Pédicure de Teniers le Vieux est certainement le mieux outillé de tous ses confrères. Mais actuellement cet attirail n'est là que pour l'apparat. L'opération se borne à renouveler un emplâtre posé sur le pied d'un vieux paysan.

II

David Teniers le Jeune

Peintre flamand (1610-1690).

1° *L'Etuve.*

(Musée de Cassel.)

Le musée de Cassel possède un tableau de D. Teniers le Jeune, *L'Etuve*, qui est à la fois le plus détaillé des documents figurés relatifs aux Barbiers-Pédicures et l'une des œuvres les plus délicates du maître flamand. L'habile disposition du décor, l'heureux agencement des personnages, la précision des accessoires, la sincérité des figures et des moindres détails d'habillement sont de la meilleure manière de Teniers. Parmi les nombreuses scènes médicales qu'il nous a laissées, nulle ne saurait mieux donner la mesure des qualités d'observation de l'artiste et de son talent d'exécution.

Le titre *L'Etuve* (Baderstübe) s'explique si l'on se souvient que les Barbiers tenaient souvent des établissements de bains publics. A vrai dire, il n'y a pas d'indice certain que le maître du logis fût en même temps Étuveur. Il est Chirurgien et il est Barbier, selon la règle. Pour l'instant, il est Pédicure. C'est tout ce que l'on est en droit d'affirmer; à moins que derrière une cloison de planches coupant un coin de l'appartement, on ne soupçonne la salle de bains. Un linge mis à sécher sur cette cloison peut donner crédit à cette conjecture.

D'ailleurs, si les documents écrits attestent la fréquence du cumul des trois professions, Barbier-Chirurgien-Étuveur, les représentations figurées

ne nous montrent jamais que des Barbiers rasant ou pratiquant des opérations de petite chirurgie. La mauvaise réputation des établissements de bains publics obligea peut-être les artistes à laisser dans l'ombre des scènes où ils auraient pu cependant trouver matière à de pittoresques compositions.

Au surplus, qu'une salle de bains soit annexée ou non à l'officine du musée de Cassel, l'intérieur que nous montre Teniers forme un ensemble plus que suffisant pour donner une idée des mœurs des Barbiers de campagne au XVIIe siècle.

Au premier plan, en pleine lumière, la scène médicale :

Le patient, — pauvre hère vêtu de pauvres habits, front ridé, barbe et cheveux blanchis par l'âge et les souffrances, — assis sur une chaise boiteuse, les mains croisées sous le jarret, soutient sa jambe droite dont le pied nu repose par le talon sur un escabeau. Son chapeau défoncé est accroché au dossier du siège, et, par terre, gît son soulier béant.

L'opérateur est plus cossu : casaque à créneaux, béret sur l'oreille, court tablier blanc autour de la ceinture ; jeune encore, de longs cheveux bouclés tombant sur les épaules. Un genou en terre, il retient de la main gauche le pied de son client et, de la droite, s'apprête à verser le contenu d'une petite fiole dont il vante pour l'instant la souveraine efficacité. Car, pour obtenir d'un remède tous les bienfaits désirables, il est bon que l'intéressé en connaisse les vertus, attestées par les succès des cures antérieures. Le chirurgien sait son métier et fait précéder l'application de son topique du boniment préparatoire qui ne manque jamais son effet.

Remarquons en passant combien il ressemble de figure et d'attitude au *Pédicure* de Teniers le Vieux.

Derrière, debout, une femme du peuple, les mains cachées sous son tablier, un panier au bras, se penche de côté et regarde timidement, curieuse et impressionnée.

Pour compléter le quatuor réglementaire, il nous faut l'apprenti barbier, jeune garçon à la mine éveillée, plus attentif à la mouche qui vole ou aux propos des assistants qu'à l'emplâtre chauffé par lui au-dessus d'un réchaud. Il est là, près d'une table chargée de flacons et de pots, oublieux de sa besogne, tournant sa tête gamine vers l'objet de sa distraction, sans souci de la taloche que lui vaudra tout à l'heure cet onguent mal fondu.

Les accessoires restent conformes à la tradition. Bocaux de pharmacie, fioles de verre aux formes singulières, soigneusement bouchées de parchemin, plat à barbe servant aussi de palette à saignée, pots d'onguent, sacs de graines, chapelets de racines desséchées, terrines, cruches, creusets, bouillotes, etc..., épars sur le sol, sur les tables, sur les bancs ou sur des

rayons, dans un désordre voulu où s'entremêlent harmonieusement les raies de lumière et les touches d'ombre, l'or des cuivres, le blanc des linges, le bleu des faïences, le brun des grés, le rouge du feu et du sang.

Un ou deux bistouris, une spatule, un sablier complètent l'arsenal du chirurgien rustique.

Ce soin minutieux des bibelots significatifs et cet art de répartition judicieuse suivant les exigences de la ligne et de la couleur, constituent une des qualités maîtresses des peintres flamands et hollandais.

Nulle part elle ne s'affirme avec plus de virtuosité que dans les œuvres de Teniers, où chaque détail apparaît en bonne place, prestement indiqué, sans jamais nuire à l'effet de l'ensemble, ni sans jamais trahir la recherche, la combinaison, l'apprêté.

Réduit à la scène de médecine villageoise qui occupe le premier plan, le tableau du Musée de Cassel formerait déjà un ensemble parfaitement harmonieux. Mais, par un artifice qui lui est familier, Teniers a ménagé, sur la droite de son panneau, une place destinée à augmenter sa profondeur et à lui permettre de faire valoir son art dans la peinture des demi-jours.

Dans un retrait de la pièce, à angle droit, faiblement éclairé par une petite fenêtre, cinq personnages sont groupés. Ici l'on rase et l'on taille barbe ou cheveux.

Un homme assis, le haut du corps entouré d'une serviette, maintient un plat à barbe sous son menton, tandis qu'un jeune barbier, debout, fort soigné dans sa mise, rectifie des deux mains la position de la tête broussailleuse.

Un autre, encore assis, a déjà consulté le Barbier en chef qui vient de lui faire à la main gauche un pansement sérieux ; une écharpe passée autour du cou soutient le membre malade. L'homme attend son tour de barbe : sa visite était à deux fins.

Deux autres clients tournent le dos, l'un, au fond, prêt à sortir, l'autre, tout à fait à droite, un bâton à la main, assis sur un tabouret, dans un habile contre-jour.

Le tableau est signé, en bas, à droite, sous deux morceaux de bois fendu appuyés contre un tonneau. Il porte en outre plusieurs estampilles que Teniers aimait à poser sur ses œuvres, par amour de la tradition autant que pour remplir un vide ou éclairer quelque coin obscur.

Tel le poisson desséché suspendu au plafond par une corde, ici effilé comme une aiguille, ailleurs rond comme une citrouille, hérissé de piquants, roulant de gros yeux, parfois lézard, caméléon ou crocodile, destiné à rompre l'uniformité de la muraille sombre par les reflets luisants de ses écailles



Phototype HANFSTAENGL. Typogravure HANFSTAENGL.

L'ÉTUVE DE VILLAGE

d'après un tableau de DAVID TENIERS LE JEUNE

peintre flamand (1610-1690)

(Musée de Cassel.)

Masson et Cie, éditeurs.



cuivrées. Monstres échappés du troupeau des bêtes infernales qui fourmillent dans les *Tentations de Saint-Antoine*, petit-fils des monstres éclos sous le pinceau de l'apocalyptique van Bosch, reproduits par son disciple Bruegel le Vieux, — le grand-père de la propre femme de Teniers, — ces dépouilles naturalistes semblent faire partie du blason de la famille et se retrouvent dans tous les tableaux, de père en fils.

Tel aussi le hibou, dont brillent, dans l'ombre, les yeux de feu et la gorge argentée, oiseau cher à Minerve, gardien des mystères de l'officine.

Telle enfin la bouteille à col étroit, bouchée d'un tortillon de papier, en faction dans la niche ronde où son ventre rebondi accroche un rayon lumineux.

Il est bien rare que l'un ou l'autre de ces détails manque dans les intérieurs où Teniers fait agir ses médecins de village, comme aussi le poêle à pieds de chien, la table ronde ornée de dauphins, le portrait grotesque accroché au mur, et maints autres objets familiers que le peintre avait sans doute sous la main dans l'attirail de ses accessoires d'atelier.

En dehors des qualités de composition et d'exécution qui font de l'*Etuve* de Cassel une des œuvres maîtresses du peintre flamand, l'ampleur de la scène et l'accumulation des détails professionnels donnent à ce document un intérêt indiscutable au point de vue de la reconstitution des mœurs médicales de l'époque. Nul écrit ne peut nous renseigner plus exactement.

L'intervention en elle-même paraît simple et banale. Quelque cor causé par un soulier grossier a nécessité un léger grattage au moyen du bistouri que le barbier a posé négligemment par terre, ignorant comme ses confrères d'alors, — voire les plus huppés — les précautions de la plus élémentaire antisepsie. Le durillon coupé, une mixture savante, caustique probablement, achèvera l'œuvre du grattoir. L'emplâtre adhésif que chauffe l'apprenti à tête frivole protégera la surface cautérisée contre les frottements de la chaussure.

Heureux le vieux paysan ridé si pour lui le remède n'est pas plus douloureux ni même plus dangereux que le mal !

Ne cherchons pas à connaître le caustique employé par le Pédicure de Teniers. Qu'il se soit servi d'*eau forte*, ou d'*huile de vitriol*, comme le conseillait Ambroise Paré, de muriate d'antimoine, de nitrate d'argent, ou de *soufre ardent*, qu'il ait fait usage de tiges de bois incandescentes, d'aiguilles rougies au feu, ou même de *toile d'araignée* enflammée sur place, son procédé thérapeutique est condamnable. Il peut être l'origine de sérieux accidents.

Mais rien n'affirme que ce Pédicure fait usage d'une substance corrosive? La fiole qu'il tient à la main renferme peut-être un remède anodin, prôné par les apothicaires d'alors, cette huile qu'on retire des fruits de l'anacardier et « qui est un bon remède pour guérir les cors aux pieds et pour ôter les taches de rousseur du visage » (1).

2° *Le Pédicure.*

(Musée de Buda-Pest.)

Un autre *Pédicure* de D. Teniers le Jeune se trouve dans le musée de l'Académie de Buda-Pest.

M. E. von Kammerer, commissaire directeur de la Galerie nationale de Peinture, a bien voulu me communiquer les renseignements suivants sur ce tableau (2) :

« Il faisait partie de la collection du prince Nicolaüs Esterhazy, et figurait dans le catalogue de cette collection depuis l'année 1835, époque probable de son acquisition. Actuellement, il figure dans la Galerie nationale de l'Académie de Buda-Pest sous le nº 565. »

La scène est jouée par les quatre personnages qui, dans l'*Etuve* de Cassel, sont groupés aux premiers plans.

Le malade, assis sur une chaise, de profil, le haut du corps penché en avant, soutient sa jambe droite avec ses deux mains croisées sous le jarret. Son pied nu repose par le talon sur un billot de bois, près duquel est déposé son soulier.

A droite, un genou en terre, le chirurgien, jeune, la barbe rare, coiffé d'un bonnet de fourrure, un tablier autour des reins, tient dans la main gauche les orteils du patient, tandis que de la droite, il décolle un emplâtre posé sur la face dorsale du pied. Très attentif à sa besogne, il opère avec précaution.

Par terre, auprès de lui, sont des ciseaux, une bouteille, et de solides pinces à manche recourbé dont l'utilité semble bien problématique pour le cas actuel ; mais leur présence a paru nécessaire à Teniers, désireux d'accentuer la note réaliste et de jeter un reflet brillant sur l'uniformité du sol.

En arrière et à droite, une femme dans le costume et l'attitude classiques, coiffée d'un chapeau à larges bords, un panier au bras, les mains

(1) P. Poncet, *Hist. gén. des drogues*, édit. 1894, L. VII, p. 209 cité par A. Franklin, *Variétés chirurgicales*, p. 222.

(2) Je tiens à remercier spécialement M. E. von Kammerer, qui, de plus, a eu l'extrême obligeance de faire photographier cette peinture à mon intention, par M. A. Weinwürm.



Phototype nég. A. Weinwurm. *Photocoll. Berthaud*

LE PÉDICURE

Tableau de David Teniers le jeune, peintre flamand (1610-1690).

Musée de Buda-Pesth.

cachées sous son tablier, regarde l'opération. Elle rappelle beaucoup la femme du tableau de Teniers le Vieux.

Un jeune apprenti fait chauffer un emplâtre au-dessus d'un réchaud posé sur une table où se trouvent encore des ciseaux, des bouteilles et des pots d'onguent.

Au mur du fond s'alignent sur une tablette des bocaux, des fioles et des cruches, avec une palette à saignée suspendue au-dessous, un ratelier où sont accrochés des ciseaux et des rasoirs. A côté, un portrait-charge avec la date du tableau : 1636. Teniers avait alors 26 ans.

Plus à droite, deux sortes de guitares suspendues à la muraille nous laissent entendre que le Barbier est musicien à ses heures, quand la clientèle se fait rare. Nous trouvons à côté le hibou en vedette sur son perchoir.

Au-dessus, par une petite lucarne, un homme passe la tête et regarde curieusement. C'est un souvenir de famille, car le même indiscret se voit dans le *Docteur de Village* de Teniers le Vieux, au musée d'Amiens.

Une cloison de planches limite la pièce à gauche. A droite, une porte entr'ouverte nous laisse voir l'intérieur d'une arrière-boutique où un homme, tournant le dos, semble occupé à piler des drogues dans un mortier.

Des fioles, des pots, des cruches bouchées avec du papier, un plat à barbe en métal, et un poêle garnissent les deux coins inférieurs du tableau. Une grosse boule de verre suspendue au plafond remplace ici le poisson traditionnel.

La scène est toute simple et l'intervention se comprend à première vue : Le Barbier retire un vieil emplâtre posé sur une plaie du pied, probablement occasionnée par le frottement d'une chaussure grossière. Son jeune aide fait ramollir un nouvel emplâtre qui sera mis à la place de l'ancien.

L'arrachement de l'emplâtre semble se faire ici sans grande douleur. Il n'en sera pas de même dans toutes les officines. Les patients que nous montrera A. Brouwer feront tous une horrible grimace en subissant la même opération.

D. Teniers a d'ailleurs utilisé cette donnée pour symboliser la douleur. Dans l'un de ses tableaux qui représentent *les Cinq sens*, à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne, dans *Le Toucher*, il nous montre un jeune paysan, assis sur une chaise, retirant un emplâtre de son poignet droit. Son visage et son attitude expriment la plus vive souffrance (1).

L'intérêt du Pédicure de Buda-Pest est surtout grand par les analogies

(1) N° 824, B. II. 27, L. 22, 5. Derrière une table à droite une femme prépare un autre emplâtre. — A. van Ostade a symbolisé de la même façon *le Toucher* dans un tableau qui se trouve au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, N° 956.

qu'il présente, non seulement avec d'autres peintures de D. Teniers, mais encore avec certaines scènes du même genre qui ne sont pas signées de lui.

D'abord, le malade, vieillard ridé à cheveux courts, à moustache et à barbiche grisonnantes, est un modèle que nous retrouvons avec le même visage et portant les mêmes habits dans un tableau de Teniers, au musée du Louvre, le *Joueur de Cornemuse*. La ressemblance est parfaite.

Dans le *Pédicure* de Cassel nous avons vu le même hibou, le même plat à barbe, et maints autres objets figurés presque sans changements.

Sur une gravure, d'après un tableau de Teniers, que nous reproduisons plus loin, les analogies ne sont pas moins frappantes, tant dans l'agencement des personnages que dans la figuration des détails mobiliers.

Ces ressemblances n'ont rien de surprenant si l'on songe à la profusion des œuvres du maître flamand. Il avait à sa disposition un certain nombre de modèles et d'accessoires qu'il aimait à représenter en variant surtout les éclairages, dans l'espoir d'obtenir chaque fois un effet plus heureux.

Mais on a lieu d'être plus étonné lorsqu'on retrouve les mêmes similitudes dans certaines peintures d'Adriaen Brouwer.

Le *Pédicure* de A. Brouwer, au musée de Vienne (voy. plus loin), est en effet le portrait fidèle du *Pédicure* de Teniers, au musée de Buda-Pest : même visage, mêmes lèvres fines, même nez pointu, mêmes vêtements, même coiffure, et enfin même attitude, bien que tourné du côté opposé.

La boule de verre dans le Teniers de Buda-Pest se retrouve chez le *Pédicure* de Brouwer, à Vienne, et l'homme, vu de dos, qui pile des médicaments dans l'arrière-boutique, est indiqué dans un tableau de Brouwer, à Aix-la-Chapelle.

Il n'est pas hors de propos de faire ressortir ici ces répétitions. Elles confirment l'opinion que les deux artistes ont dû s'inspirer l'un de l'autre. Du moins, semble-t-il vraisemblable qu'ils ont eu, à certaine époque de leur vie, les mêmes modèles et le même matériel à leur disposition.

3° *L'Opération chirurgicale.*

(Musée du Prado, à Madrid.)

Au musée du Prado, à Madrid, faisant pendant à l'*Opération sur la tête* (1) dont nous avons déjà donné la description et la reproduction, se trouve un tableau de D. Teniers le Jeune représentant un *Pédicure* (2).

(1) Voy. Henry Meige, *Les opérations sur la tête*. Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière, n° 5, 1895. Pl. L.

(2) N° 1736 du Catal. B. II. 33. L.25. Collect. de Carlos II, col. de dona Isabel Farnesio. Pal. de San Ildelf.

« Un chirurgien de village fait une opération sur le pied d'un homme âgé. Une vieille femme et un jeune garçon regardent la scène. Intérieur et accessoires des officines villageoises. »

Telle est la note très sommaire que j'ai prise sur cette peinture, dans un examen trop hâtif, en 1895. La photographie et les renseignements que j'ai demandés sur elle à diverses reprises ne me sont jamais parvenus. Je tiens cependant à signaler son existence, car le document qui vient à la suite s'y rattache intimement.

4° *Le Chirurgien de campagne.*

Gravure d'après un tableau de D. Teniers le Jeune.
(Collection de M. le Dr Paul Richer.)

M. le Dr Paul Richer a eu l'obligeance de me communiquer une gravure de sa collection, qui me paraît être une reproduction, soit du tableau de Teniers du musée de Madrid représentant une *Opération sur le pied*, soit d'une réplique très analogue à ce dernier.

Cette gravure, de Tho. Major, porte la date de 1747 (1).

Le décor et la scène rappellent beaucoup les tableaux des musées de Cassel et de Buda-Pest décrits précédemment ; il y manque cependant l'arrière-boutique réservée au barbier proprement dit ou au pileur de drogues. Les quatre personnages du premier plan constituent toute la figuration.

Le patient, assis sur une chaise à dossier droit où son chapeau est accroché, pose son pied nu sur un cube de bois, tient sa jambe entre ses mains croisées et se penche en avant. C'est un homme âgé, rasé de frais, la figure creusée de rides, simplement, mais proprement vêtu.

Le chirurgien, un genou en terre, courbé en deux, tient d'une main les orteils et de l'autre détache un emplâtre appliqué sur la face dorsale du pied. Jeune, le nez crochu, les lèvres minces, les cheveux mal frisés, il est coiffé de l'inévitable bonnet entouré de fourrures et ceint du court tablier professionnel, une clef pendue à son côté. Il porte une casaque assez élégante avec des créneaux, des crevés, et des manchettes plissées.

La femme au panier et au tablier se tient derrière lui, plus vieille ici et s'apitoyant davantage, mais avec le même geste penché de la tête et du corps pour regarder la plaie du client.

L'apprenti, gamin frisé, debout derrière sa table, chauffe sur un réchaud l'emplâtre qui remplacera tout à l'heure celui que détache son patron. Lui aussi regarde l'opéré et semble négliger sa préparation.

(1) Elle est dédiée à Monseigneur d'Argenson, Ministre et secrétaire d'État. « A Paris, chez l'Auteur, rue St-Jacques, vis-à-vis les Charniers de St-Benoist, et chez J. Ph. Le Bas, Graveur du Cabinet du Roy, au bas de la rue de la Harpe. A.P. D.R. » Dimensions H. 33. L. 47. C.

La même cloison de planches, servant de séchoir à un linge, nous sépare d'une pièce contiguë, éclairée par une fenêtre à vitraux, l'étuve, peut-être?...

Le mur du fond est creusé de la niche qu'habite la bouteille à bouchon de papier. Des fioles, des bocaux s'alignent sur une tablette au-dessus de rasoirs et bistouris. Les cruches, les pots d'onguent, les bouteilles, le plat à barbe, le banc, le poêle à pieds de chien, la table à têtes de dauphins et le portrait-charge sortent bien de la même fabrique que les accessoires identiques des Barbiers de Cassel et de Buda-Pest.

Le hibou renfrogné ne manque pas à la fête. Mais le poisson pendu est devenu iguane. Enfin, un nouvel animal vient égayer la scène : un singe, perché sur la cloison de bois, retenu par une chaîne, jouant avec une pomme, en belle lumière, et dans une amusante posture. C'est le singe de Teniers, un familier de sa maison qu'il introduisit souvent dans ses parodies, l'habillant en homme, le faisant peindre ou jouer du violon. Nous retrouverons bientôt ses congénères faisant aussi la charge des Barbiers-Chirurgiens.

Par terre, le Pédicure a déposé ses instruments:

Un bistouri à petit manche, à lame courbe et à pointe mousse, pour le grattage superficiel des cors et des durillons.

Une longue tige métallique, avec un manche en T, terminée par un petit crochet, et qui sert, sans doute, maniée comme une vrille, à fouiller dans la profondeur du cône épidermique qui constitue le cor.

A côté, une petite curette à gros manche semble avoir même destination. Une forte pince est aussi là, pour l'extirpation définitive de la racine du cor.

Tous instruments dont l'application est loin d'être indolore, mais dont la forme et l'emploi se sont perpétués, à quelques variantes près, chez les pédicures de notre temps, sous les noms de *furets*, *navettes*, *quadrilles*, etc.

Deux petites fioles, à long col et à ventre sphérique, trouvent aussi leur utilisation dans cette chirurgie locale. Lorsqu'elles ne contenaient pas quelque précieux topique, elles étaient simplement remplies d'eau, et, faisant l'office de loupes, servaient à concentrer les rayons lumineux sur le siège du mal. Nous les retrouverons dans presque tous les tableaux représentant des Pédicures, sans que cependant les opérateurs aient l'air de les employer dans ce but.

Dans le cas présent, tout cet attirail professionnel n'est là que pour la forme.

Il s'agit simplement de remplacer un vieil emplâtre par un nouveau, comme dans le tableau de Buda-Pest, et, ici encore, cette substitution ne paraît pas trop douloureuse ; le patient serre bien un peu les dents, mais



LE CHIRURGIEN

Dédié à Monseigneur le Marquis

Collection de M



DE CAMPAGNE

d'Argenson Ministre et Secretaire d'Etat.

Par son tres humble et tres Obeissant Serviteur Tho. Major

Et chez J. Ph. le Bas Graveur du Cabinet du Roy au bas de la rue de la Harpe A.P.D.R.

AUL RICHER.)

il ne nous montre ni les grimaces ni les contorsions causées par les excisions qui faisaient partie du manuel opératoire des Barbiers-Pédicures et dont nous verrons dans l'œuvre de Brouwer de si vivantes représentations.

III

Adriaen van Ostade

Peintre hollandais (Haarlem, 1610-1685).

Le Chirurgien de village.

Académie des Beaux-Arts, Vienne (1).

La peinture dont il s'agit est considérée comme une copie ou une imitation d'A. van Ostade. Il est fort possible d'ailleurs que le maître hollandais ait choisi une scène de ce genre pour sujet d'un de ses tableaux. Nous avons de lui plusieurs *Médecins*, *Charlatans*, *Dentistes*, traités dans le même esprit que ceux de Teniers et de Brouwer.

Je ne connais ce document que par la description du catalogue :

« Dans une chambre ornée d'images grotesques et de récipients de toutes sortes, un chirurgien, assis à droite sur un escabeau, fait une opération sanglante sur l'orteil d'un paysan.

En arrière se tient un autre paysan appuyé sur une béquille.

Au fond, à gauche, un jeune homme prépare un emplâtre. »

Le sang qui jaillit de l'incision semble indiquer que l'opération est assez sérieuse ou que l'opérateur n'est pas très adroit.

IV

Pieter Jansz Quast

Peintre hollandais (Amsterdam, 1606-1647).

Un Opérateur.

Musée de l'Ermitage. St-Pétersbourg.

Le riche musée de l'Ermitage, à St-Pétersbourg, possède un curieux *Pédicure*, attribué à Pieter Jansz Quast, contemporain et imitateur d'A. Brouwer ou d'A. van Ostade (2).

S'inspirant de ces maîtres, Pieter Quast devait peindre des scènes de chirurgie rustique, des *Pédicures* en particulier.

(1) N° 906 du Cat. — B. H., 24. L. 34, 5.

(2) W. Burger signale en 1860 un *Chirurgien de village* de Pieter Quast, au musée de Rotterdam. « Le chirurgien opère une vieille femme en présence d'un vieillard qui tient une tête de mort » (Voy. W. Burger, *Musées de Hollande*, t. II, p. 267). Ce tableau, qui ne figure plus dans le Catal. Haverkorn van Rijsewijk de 1892, a peut-être été brûlé en 1864, avec tant d'autres œuvres de plus haute valeur.

Celui du musée de l'Ermitage est digne d'intérêt (1). Il en a été donné une excellente description par M. A. Somof ; je la reproduis intégralement :

« Un chirurgien, vêtu de satin blanc, portant un haut-de-chausses cramoisi, des bas blancs et des souliers jaunes, et coiffé d'un chapeau mou, gris, orné d'une plume et d'un nœud rouge, est debout devant un paysan assis sur une banquette à droite de lui. Il rit, en tenant dans la main droite le cor qu'il vient de couper du pied droit du paysan.

Un autre paysan soutient le patient dont le visage est contorsionné par la douleur.

Entre ce groupe et le chirurgien, au second plan, un vieillard et une vieille femme regardent avec curiosité le cor extirpé.

Plus loin derrière l'opérateur, son domestique, une lanterne à la main, debout près d'une table, éclaire les objets qui y sont rangés : une cruche, un gobelet à anse, et un essuie-mains.

A droite, au premier plan, une corbeille pleine d'effets du patient, ainsi que son bâton, et au fond, une porte par laquelle un paysan fait entrer une vieille femme malade assise dans une brouette.

En même temps que ce groupe, pénètre dans la salle la Mort, sous la forme d'un squelette qui sonne de la trompette.

En haut, au-dessus du groupe principal on voit voler un hibou (2). »

Vraisemblablement, il s'agit de l'*extirpation* complète d'un cor du pied droit, et l'on s'explique aisément les contorsions douloureuses de l'opéré, si l'opérateur a poussé son extraction jusqu'à la racine même du cor.

Les personnages accessoires sont conformes à la tradition.

Mais la vieille femme malade introduite sur une brouette est une innovation.

Quant au squelette qui l'accompagne, en sonnant de la trompette, il jette une note funèbre dont Teniers et Brouwer se sont toujours abstenus. Leur satire n'est jamais macabre ; elle n'en a que plus d'effet.

(1) N° 1778 du Catal. Somof, 1895, p. 268. — B. — 0,345 × 0,415 ; provient de la galerie du prince Galitzine.

(2) « A gauche, dans le coin inférieur du tableau, on voit une fausse signature : A.V.O. (ces trois lettres entrelacées en forme de monogramme), faite à l'endroit où se trouvait la véritable signature ou le monogramme du peintre qu'on a eu soin d'effacer. C'est ce qui explique que ce tableau, pendant qu'il se trouvait dans la galerie du prince Galitzine, était considéré comme une œuvre d'A. Van Ostade. »

V

Adriaen Brouwer

Peintre hollandais (1605-6 (?) + 1638).

Avec Adriaen Brouwer, nous pénétrons dans des officines de plus bas étage, sombres, étroites, enfumées ; le mobilier tombe en morceaux ; propriétaires et clients, de mise sordide, sont les plus infimes adeptes du rasoir et du bistouri.

Ces bouges et leurs habitants étaient bien connus de Brouwer que son existence désordonnée conduisait dans les plus misérables demeures. Plus grand seigneur était Teniers qui menait une vie aisée et fréquentait dans la noblesse. Bien qu'il se soit complu à représenter des rustres et qu'il ait eu souci de les peindre tels qu'ils étaient réellement, le maître flamand conserve dans sa manière une délicatesse de touche, une distinction de coloris qui révèle l'affinement de son goût et ses tendances aristocratiques.

Brouwer, bohème toujours miséreux, peignait entre deux griseries, plus vivement, plus largement, ayant passé, dit-on, de dures années dans l'atelier de Frans Hals dont il imita la facture simple et aisée.

Par ce faire hâtif, aux touches larges, sûres, et de premier jet, Brouwer reste un des plus curieux représentants de l'école du maître de Haarlem dont il sut appliquer la méthode aux sujets de petite dimension.

Il excelle dans les joyeusetés entrevues par la porte des cabarets borgnes : les chants, les pipes, les beuveries, les jeux de cartes et de dés, les lourdes danses et les disputes après boire.

Mais il connaît aussi les tristes revers de cette vie déréglée : les réveils désastreux aux lendemains d'orgie, l'escarcelle vide, les créanciers rapaces, les fuites, les maladies, la prison, l'hôpital enfin, où il devait finir prématurément ses jours, dans le plus complet dénuement (1).

Pouvait-il ignorer les chirurgiens grossiers de tous les pauvres diables qui, aujourd'hui, braillent, fument, s'enivrent, se querellent, et qui, demain, auront plus que leur part de souffrance ici-bas.

A Munich, il nous montre une *Opération sur le bras*, au Louvre, une *Opération sur l'épaule*, à Anvers, un *Arracheur de dents*, etc. (2).

(1) Ce serait au retour d'un voyage à Paris, où il mena la même existence désordonnée, que A. Brouwer, âgé de 32 ou 33 ans, aurait échoué à l'hôpital d'Anvers. Il y serait mort deux jours après son entrée. On dit aussi que Rubens, l'ayant appris, en témoigna une vive douleur, et fit déposer son corps dans l'église des Carmélites.

(2) Voy. *Les opérations sur l'épaule*, *sur le dos*. Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière, n°s 5 et 6, 1896.

D'autres scènes chirurgicales d'A. Brouwer se voient dans les musées de Vienne,

Cependant le pinceau de Brouwer fut surtout tenté par les *Barbiers-Pédicures*. Nous connaissons de lui six peintures dont ils ont fourni le sujet (3).

L'Etuve de village.

(Pinacothèque de Munich.)

Par la disposition du décor et par l'agencement des personnages, le Brouwer du musée de Munich (4) rappelle assez bien le Teniers de Cassel.

Il comprend deux scènes contiguës : à gauche, au premier plan, l'opération chirurgicale, à droite, dans un enfoncement, la taille de barbe.

Mais nous sommes ici dans un intérieur plus vulgaire.

Le client, au crâne dénudé, peut se passer des ciseaux du coiffeur, son menton rasé de frais témoigne cependant qu'il a dû commencer par avoir affaire au barbier. Maintenant, celui-ci est devenu Pédicure, et cette seconde opération se fait moins paisiblement que la première.

Assis sur un billot, le patient maintient d'une main son talon et de l'autre sa jambe gauche appuyée sur son genou droit : pauvre chemineau dont le bâton, le béret, la besace et la chaussure informe, disent assez la misère, les marches douloureuses et leurs cuisantes blessures.

Cassel, Carlsruhe, etc.

Il existe aussi au musée de Cologne une *Opération sur la tête* d'Adriaen Brouwer, dont je n'ai eu connaissance que dernièrement.

(3) Un tableau de Brouwer, intitulé *Le Chirurgien*, a figuré au musée de Lyon, dans la collection Bernard. Je n'ai pas pu obtenir de renseignements sur cette peinture.

La présente étude était terminée lorsque j'ai eu l'occasion de voir au musée de Stuttgart un autre petit tableau, attribué à Brouwer, et représentant un Pédicure de village.

(N° 298 du Catal. 1891. — B. H, 34 centim. L, 24 centim.). — Un vieillard à longue barbe blanche est assis de trois quart à droite, soutenant sa jambe droite avec sa main droite, appuyant son pied nu sur le genou de l'opérateur.

Celui-ci, assis en avant, le pied droit posé sur un tabouret, maintient de la main gauche le pied du patient, et opère de la gauche avec un instrument pointu. L'opération est douloureuse, car le vieillard cherche à repousser l'opérateur avec sa main gauche.

Derrière ce groupe une vieille femme s'essuie les yeux avec son tablier.

A gauche, derrière la chaise de l'opéré, une autre femme plonge furtivement la main dans la bourse qui pend à la ceinture de ce dernier.

Au fond, à gauche, par une porte ouverte on aperçoit un paysage.

Les murs de la pièce sont garnis de rayons où sont alignés des vases et des pots de pharmacie. Dans une sorte de cadre sont suspendus des emblèmes professionnels. Un crocodile pend au plafond.

Le tableau n'est pas signé et on le considère comme une copie d'une œuvre de Brouwer.

Il n'est pas sans valeur. En outre, la façon cavalière dont le Pédicure s'attribue ses honoraires mérite d'être relevée. Nous avons vu les arracheurs de pierres de tête employer plusieurs fois ce procédé sans scrupule.

(4) Signalé par Charcot et P. Richer, *Malades et difformes dans l'art*, p. 114. Voy. Gilles de la Tourette, *Un dessin inédit d'Adriaen Brouwer*; Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière, n° 2, 1890, p. 74.



Phototype HANFSTAENGL. Typogravure HANFSTAENGL.

L'ÉTUVE DE VILLAGE

d'après un tableau d'ADRIAEN BROUWER

peintre hollandais (1605-1638)

(Pinacothèque de Munich.)

MASSON ET Cie, éditeurs.

Devant lui, le chirurgien, genou en terre, courbé en deux, empoigne solidement les orteils dans sa main gauche, et de la droite promène une lancette sur le bord externe du pied. Ce n'est pas sans douleur, car le patient fronce le sourcil, cligne des yeux et gémit piteusement.

Nul doute qu'il s'agisse d'un cor, et d'un cor de l'espèce *gemursa*, la plus douloureuse, d'où son nom, de *gemere*, gémir.

Mais peu importe au vieux barbier, qui, le nez sur son bistouri, pince les lèvres et continue froidement son entaille. *Gemursa*, cuisante, ou *clavus*, profondément enfoncé dans les chairs, il en extraira la racine. Vieillard sec, aux jambes maigres, au visage anguleux, coiffé d'un béret à oreilles qui descend jusque sur ses yeux, ceint d'une écharpe bariolée, chaussé de souliers disparates, ses os pointant sous de trop larges habits, il n'entend pas les cris, et, têtu, tenace, il s'obstine à trancher dans le mort, — et dans le vif, — jusqu'à l'os, s'il le faut!

Non moins sèche et parcheminée, sauf le nez qu'elle a bourgeonnant, se tient au second plan la mégère qui seconde cet opérateur ratatiné. Au-dessus d'une chaufferette perchée sur le bras d'un fauteuil, elle fait ramollir un emplâtre et serre un couteau effilé entre ses doigts noueux. La tête couverte d'un linge blanc, elle se détourne à demi pour lancer un regard oblique vers la porte qu'entrouvre brusquement un grand gaillard à trogne enluminée.

Au plafond, un poisson mystérieux pendu par une ficelle, sur une tablette une tête de mort, une fiole aux reflets étranges, deux grimoires poussiéreux et surtout l'œil maléficieux de la commère, donnent à ce coin de la pièce l'apparence d'un laboratoire de sortilèges.

De l'autre côté, dans l'enfoncement qu'éclaire une basse fenêtre à vitraux, sous les tourbillons de fumée qui s'échappent d'une haute cheminée de pierre, la scène est moins sanglante, et plus banale aussi. Le rasoir en fait les frais. Un chanteur ambulant, dont la viole et le chapeau défoncé reposent côte à côte sur une table, tend sa gorge au barbier en second, qui barbifie selon les règles, renversant la tête en arrière pour tendre la peau du cou. Un tonneau défoncé sert de siège au client. Sur une étagère s'entasse un pêle-mêle de drogues et de cosmétiques.

Une chaise à trois pieds, un banc, une cruche, un chandelier, un balai, complètent l'ameublement de cette officine un peu louche.

La médecine qu'on y fait est fort primitive. Nous assistons au premier temps de l'opération dont le Teniers de Cassel nous montre le second, et celui de Buda-Pesth le troisième.

Grattage, cautérisation, pansement: en cela se résume tout l'art du pédicure.

Un bistouri, un caustique, un emplâtre: voilà pour les cors aux pieds

les trois engins thérapeutiques nécessaires, — mais non toujours suffisants.

2° *Chez le Chirurgien.*

(Musée Suermondt. Aix-la-Chapelle.)

Dans la galerie Suermondt, à Aix-la-Chapelle, se trouve un *Pédicure* de Brouwer traité un peu différemment.

Un homme à cheveux rouges, assis sur une chaise boiteuse, pose son pied droit sur un escabeau, se penche en avant pour regarder son mal et soutient sa jambe sur ses mains croisées.

Devant lui, un vieux barbier, un genou en terre, détache un emplâtre collé sur le dos du pied.

Derrière eux, se trouve une table sur laquelle une vieille femme fait chauffer un nouvel emplâtre au-dessus d'un réchaud, tout en regardant l'opéré.

Au fond, à droite, par une porte entr'ouverte, on voit un laboratoire où un homme, gros et court, tournant le dos, prépare des drogues.

Par une fenêtre ouverte, à gauche, on aperçoit un paysage. Au plafond pend une boule de verre. Par terre, à gauche, deux grosses cruches.

L'intérêt médical de cette scène est d'ordre secondaire. C'est encore une réplique des pansements emplastiques si souvent répétés par Teniers.

Notons à ce propos que l'arrière-boutique et le personnage qui fait l'office de préparateur se retrouvent intégralement dans le Teniers de Buda-Pest.

3° *Le Pédicure.*

(Dessin. Collection du Pr Charcot.)

Ce document a été l'objet d'une critique de Gilles de la Tourette (2), qui le considère comme une étude pour le tableau de Brouwer, conservé au musée de Vienne, et représentant le même sujet, à quelques variantes près.

« Dans l'échoppe d'un rebouteur, barbier, chirurgien quelconque, un pauvre diable, tâcheron ou paysan, est assis sur une chaise dont l'un des montants supporte son chapeau de feutre. Le pied gauche repose sur un billot carré, les deux mains se rejoignent en anse sous le creux du jarret. La figure exprime l'attention, sinon l'anxiété ; peut-être une pointe de douleur perce-t-elle dans la physionomie (Fig. 2).

« C'est que le maître du lieu, le chirurgien de campagne, est occupé à

(1) N° 168 du Catal., B. H. 24. L. 37. — Prov. de la coll. Remy van Haanen. Vienne, 1883.

(2) Gilles de la Tourette, *Un dessin inédit d'Adriaen Brouwer.* Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière, n° 2, 1890, p. 94. La pl. XV de cet intéressant article reproduit en phototypie le dessin original dont notre croquis donne seulement la silhouette.

pratiquer sur le pied du patient une opération, bien simple d'ailleurs, et qui semble n'être autre qu'un pansement, l'enlèvement d'un emplâtre par exemple. Au premier plan gît le soulier du voyageur, soulier commun, encore en usage dans certaines congrégations religieuses; sur le même plan et par terre une paire de ciseaux. A droite deux vases, deux dames-jeanne, probablement remplies de quelque liquide bienfaisant. Sur l'une d'elle se lit, assez mal d'ailleurs, le mot *Rose* ou *Rosat*. Nous n'insistons pas.

« Au deuxième plan, la maîtresse de céans assise devant un comptoir contemple la scène avec beaucoup plus d'intérêt que d'émotion. Sa main droite plonge dans une petite boîte de forme assez singulière, qui renferme peut-être des objets de pansement.



Fig. 2. — *Le Pédicure*, d'après un dessin attribué à BROUWER. Collection du professeur Charcot.

Au fond et à gauche, dans une officine, un homme vu de dos pile des drogues dans un mortier. »

Les *Pédicures* de Brouwer ont entre eux tant de ressemblances que cette esquisse, — si elle est authentique, — peut avoir servi pour plusieurs de ces tableaux. Cependant, de tous ceux que nous avons examinés, c'est celui d'Aix-la-Chapelle qui s'en rapproche le plus. Le tableau de Vienne, dont parle M. Gilles de la Tourette (voy. plus loin) et qui se trouve dans la galerie Schœnborn, contient un quatrième personnage, à côté du groupe principal, et le laboratoire du fond n'y est pas figuré. On peut donc admettre avec plus de vraisemblance que l'esquisse en question est celle du tableau de la galerie Suermondt.

Il y a lieu, en outre, de se demander si cette dernière est bien de la main de Brouwer. En effet, le dessin est complètement retourné par rapport au tableau. Et nous savons d'autre part que la peinture de Brouwer a été gravée par son contemporain C. Vischer (1).

4° *L'Etuve de Village.*

(Galerie Schönborn, Vienne.)

C'est pour ce tableau (2) que, d'après M. Gilles de la Tourette, Brouwer aurait fait l'étude au crayon que possédait le Professeur Charcot.

Dans une pièce rustique, aux murs nus, qu'ornent pauvrement trois pots de pharmacie et quelques instruments ébréchés, le barbier de village enlève un emplâtre du pied de son client ; l'un agenouillé, attentif à sa besogne, l'autre assis, le pied sur un billot de bois, soutenant sa cuisse gauche entre ses mains croisées (Fig. 3).

Les accessoires n'ont guère varié : fauteuil mal équarri auquel est accroché le chapeau du malade, son soulier déformé gisant sur le sol, table grossière sur laquelle une vieille femme à coiffe blanche étale des onguents, et les deux dames-jeanne ventrues, à col étroit, casquées de parchemin, leurs étiquettes en bandoulière (3).

Mais l'artiste a transposé sa source de lumière.

Dans le dessin le jour éclaire le dos du patient. Il importe davantage que nous voyons sa figure où ses impressions doivent se refléter. Brouwer a donc placé une fenêtre en face de l'opéré et a relevé sa tête pour nous permettre de contempler la grimace et les hurlements de douleur qui contractent tous ses traits. Cette tache claire au centre de la composition attire nécessairement le premier regard. Elle est la note dominante du tableau, évoquant l'idée principale : la souffrance de l'opéré.

Cette souffrance qui se manifeste si bruyamment a sa cause et ses effets, rendus par les détails de la scène.

La cause en est le pansement fait par le chirurgien sur quelque plaie de la face dorsale du pied. Le mauvais soulier que l'on voit tout proche est sans doute l'auteur de ce traumatisme, moins grave que douloureux.

Les effets produits par les cris lamentables du patient se traduisent par les expressions des physionomies des assistants. Ils sont divers :

(1) M. Fritz Berndt, Directeur de la galerie Suermondt, m'a confirmé récemment cette remarque. Le dessin, m'a-t-il dit, reproduit le tableau *en miroir*.

(2) N° 69 du Catal., B. II., 41. L. 38.— Signalé par Charcot et P. Richer. *Les malades et difformes dans l'art*, p. 114. — Voy. surtout Gilles de la Tourette, *Sur un dessin inédit d'Adriaen Brouwer*. Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière, 1890, n° 2, p. 94, t. III, Cet article contient une planche phototypique (Pl. XV) d'après le tableau de Brouwer.

(3) On y lit le mot « ERITOM ».

Chez l'opérateur, qui en a vu bien d'autres, c'est un sourire railleur et malicieux. On peut être assuré qu'il ne s'arrêtera pas pour si peu dans sa besogne. C'est un homme entendu, portant le petit bonnet bordé de fourrure, et le court tablier blanc qu'on retrouve sur ses confrères dans les tableaux de Teniers et de J. Steen. Son profil n'est pas sans finesse. A défaut de savoir, il doit être malin.



Fig. 3. — L'*Eluve de Village* d'après un tableau d'Adriaen Brouwer.
Galerie Schönborn, à Vienne.

Tout autrement semble impressionné un personnage qui se tient debout, derrière lui, appuyé sur un bâton. De piètre mine, misérablement vêtu, coiffé plus mal encore d'un feutre gris déformé, ce n'est pas pour

faire nombre que l'artiste l'a introduit. Il vient jeter une note de commisération et d'inquiétude qui s'ajoute aux émotions produites par la douleur du patient. Ami de ce dernier, sensible à la vue des plaies vives, ou client attendant son tour, ému à la pensée qu'il souffrira bientôt le même mal, sa vilaine moue exprime bien la répugnance aux douloureuses opérations.

Par contre, la vieille commère qui, derrière sa table, étale tranquillement le contenu de ses pots d'onguents, reste entièrement indifférente à la scène qu'elle a sous les yeux. S'il lui fallait plaindre tous ceux qui souffrent et s'émouvoir de leurs cris assourdissants, la vie ne serait pas tenable et les affaires n'en marcheraient pas mieux...

Le contraste est bien choisi entre les effets produits sur ces deux personnages par les cris de douleurs de l'opéré.

Le pileur de drogues qu'on entrevoit au dernier plan de l'esquisse est remplacé dans le fond du tableau par un jeune farceur qui ouvre brusquement une porte, et semble faire chorus avec le malheureux patient. C'est la note comique qui éclate avec un rayon de lumière destiné à éclairer un coin obscur de la composition.

L'influence de Frans Hals se fait sentir dans la manière dont est traitée la figure du patient. L'éclairage hardi de son masque expressif, encadré de cheveux en broussailles, rappelle plus d'un portrait du maître hollandais.

Il n'y a pas lieu d'insister sur l'opération qui ne diffère pas des précédentes.

Rappelons en terminant que le poisson desséché est remplacé au plafond par une boule de verre où se reflètent les différentes sources de lumière, et que la même boule existe dans le Teniers de Buda-Pesth. Enfin, nous avons déjà signalé la frappante ressemblance des chirurgiens dans ces deux tableaux.

L'Opération sur le pied.

Institut Staedel, Frankfort-sur-Main (1).

A Frankfort, Brouwer nous montre encore un Barbier-Pédicure, bien misérable et d'une laideur insigne, avec sa toque déchirée, sa veste à l'avenant, ses petits yeux bridés, son gros nez épaté et sa mâchoire sans dents (Fig. 4).

Son client au contraire n'a pas trop mauvaise apparence : sa culotte a des boutons et il porte des bas. Son pourpoint est long, avec des crevés aux manche; une collerette blanche fait le tour de son cou.

Mais la face est vulgaire et la barbe mal soignée.

(1) N° 147 du Catal., B. II., 38. L. 27. — Provient de la vente de la galerie Schönborn, à Paris, en 1867.

Un large feutre relevé par devant donne à ce personnage l'allure d'un reître ou d'un matamore baladin.

Pourfendeur de tréteaux ou batailleur de grands chemins, il n'a, pour le moment, qu'un souci : la guérison de son pied malade.

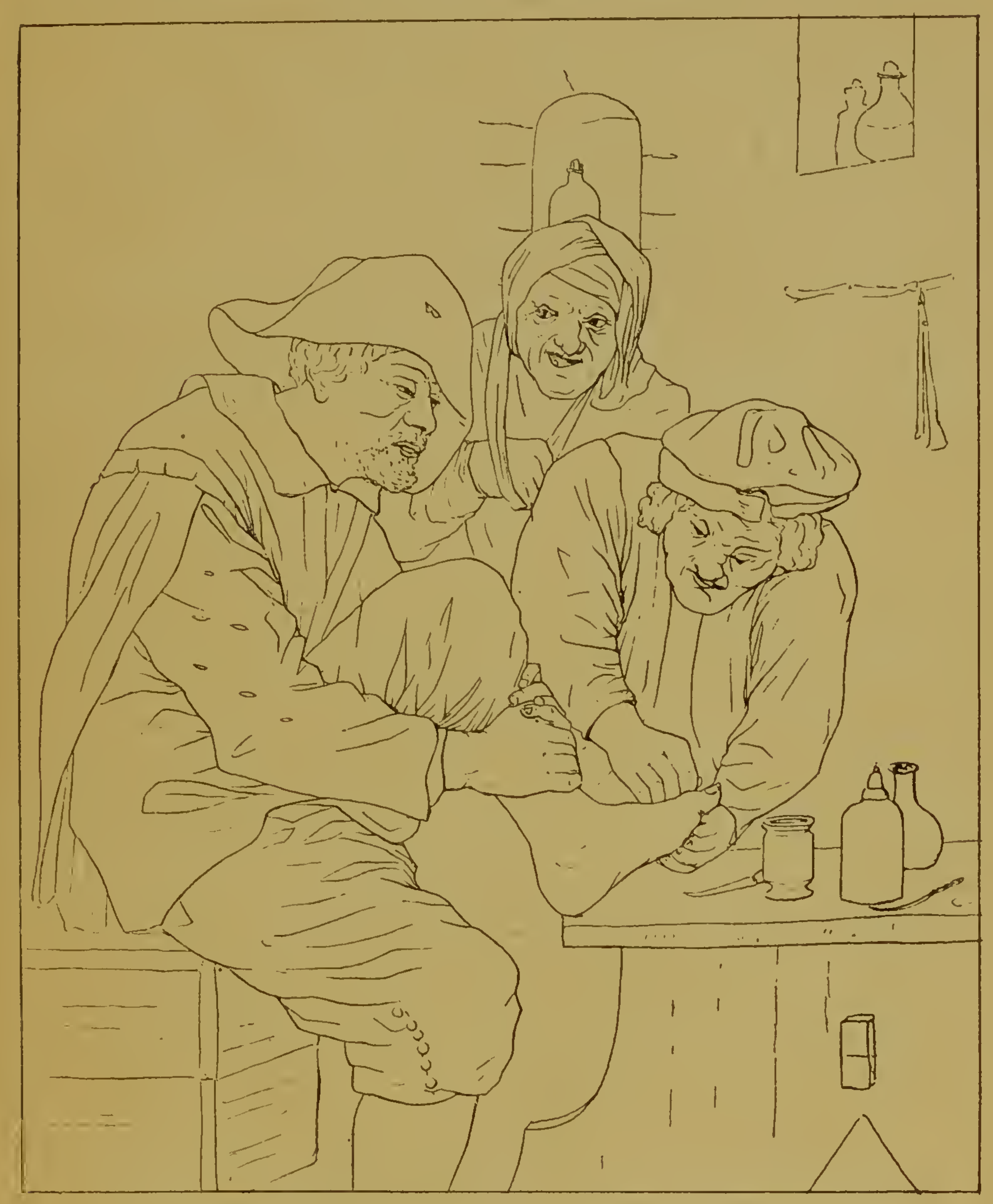


Fig. 4.— *L'Opération sur le Pied*, d'après un tableau d'Adriaen Brouwer. Institut Staedel, Frankfort-sur-Main.

Assis sur une caisse, le talon posé sur le coin d'une table, tenant ferme sa jambe entre ses deux mains, il geint douloureusement pendant le pansement que lui fait le vieux barbier à mine piteuse. Et sa souffrance ne se traduit plus par des hurlements accompagnés de grimaces et de contorsions

violentes comme celles de l'opéré du musée de Vienne, mais par un gémissement plaintif, une expression dolente et découragée qui contraste avec l'allure martiale ou théâtrale de son costume. Brouwer sait varier à l'infini les modulations de la douleur.

Le tableau ne serait pas complet s'il y manquait une vieille femme. Nous la retrouvons en effet, derrière le groupe principal, plus affreuse que jamais, louchant, brêche-dent, revêche et grognon, furieuse qu'on ne s'occupe pas d'elle. Car celle-ci n'est pas venue en commère curieuse ni ne fait pas partie de la maison. C'est une cliente qui soutient sa main malade à l'aide d'un lien passé autour du cou.

Pédicure et manicure, le pauvre Barbier n'est pas difficile sur le choix de ses clients.

Il se hâte d'appliquer sur le pied de son malade un topique contenu dans un petit pot. Deux bistouris et deux fioles sur la table, voilà ses seuls gagne-pain.

5° *Le Pédicure.*

Dessin à la plume rehaussé de lavis
(Musée des Offices, Florence) (1).

Voici encore un dessin d'Adriaen Brouwer représentant un Pédicure que j'ai relevé l'an dernier dans la collection du musée des Offices, à Florence (Fig. 5).

Il est traité dans la manière habituelle au maître hollandais.

« On voit dans les dessins de Brouwer, dit d'Argenville, un contour arrêté à la plume, aidé d'un petit lavis d'encre de la Chine et de quelques touches hardies et de hachures à la plume qui font tout l'effet qu'on en peut attendre. Des figures courtes, ramassées, leurs grimaces, le caractère des têtes garnies de cheveux tout droits, vous disent sans hésiter le nom de leur auteur (2). »

Il s'agit d'une opération sur le pied, et, plus exactement, du grattage d'un cor, d'un durillon, ou d'un *oignon*, au niveau de la racine du gros orteil.

Le malade est un homme entre deux âges, solide et vigoureux, de mise simple, mais dénotant une certaine aisance, et portant à la ceinture, une sacoche bien remplie, — quelque fermier cossu venu pour le marché du village.

Mieux avisé que Silius Italicus, poète latin qui vivait au Ier siècle de

(1) N° 1067 du Catal.

(2) Cité par Ch. Blanc, *Hist. des peintres.* — Le croquis que j'ai fait (fig. 5) ne donne qu'une silhouette des personnages et ne saurait prétendre à reproduire la facture si personnelle de l'artiste hollandais.

notre ère et qui, dit-on, se laissa mourir de faim pour ne pas endurer les douleurs d'un cor, notre villageois a profité de la circonstance pour faire soigner son pied chez le chirurgien de l'endroit.

Il a posé par terre son bâton, son panier, son soulier, et s'est assis dans un fauteuil à dossier incliné, sur un coussin garni de glands et de franges, siège luxueux qui remplace avantageusement le misérable escabeau du Pédicure de Munich.



Fig. 5. — *Le Pédicure,* d'après un dessin d'Adriaen Brouwer. Musée des Offices, Florence.

Le corps renversé en arrière, les bras repliés et collés à la poitrine, les poings fermés, les doigts crispés, le rude villageois se raidit contre la douleur, fronçant les sourcils, fermant les yeux, pinçant les lèvres pour ne point crier. Sa mimique n'a rien de grotesque, car elle traduit un violent effort de volonté.

La jambe droite se cache sous le fauteuil, mais la gauche demi-nue et à demi allongée, est solidement maintenue au-dessus de la cheville par une vieille femme à la figure apitoyée.

A droite est l'opérateur, assis sur un escabeau, tenant entre ses genoux, dans sa main gauche, le bout du pied malade, et, de la droite, faisant avec un court bistouri le grattage douloureux. Son pouce est appliqué sur la pointe de la lame pour en bien diriger les incisions.

Mieux outillé que ceux de Munich et de Vienne, ce chirurgien porte à la ceinture une trousse d'instruments. Il est vieux, sans dents, tout couvert de rides et d'énormes lunettes ajoutent encore à sa gravité comique. C'est un praticien vénérable qui, s'il n'est pas plus lettré que ses confrères, a su du moins se donner des allures de vieux savant.

Son costume et l'ameublement de l'officine sont aussi moins précaires. Dans le fond de la pièce quelques degrés conduisent à une petite loge, éclairée par une fenêtre cintrée et garnie de rayons surchargés de bocaux, pots de pharmacie, fioles, creusets, palettes de saignée, plats à barbe, etc. Peut-être ne sont-ils là que pour le décor ; mais ils ne peuvent manquer d'en imposer aux passants et d'attirer un certain crédit à leur possesseur.

Ce Barbier-chirurgien, qui semble mâtiné d'alchimiste, représente une variante des praticiens populaires. Mais, malgré son apparence plus relevée, il ne dédaigne pas les soins vulgaires de sa profession. Il oublie volontiers la recherche de la pierre philosophale pour se faire Pédicure à l'occasion.

VI

Cornélis Dusart,

peintre graveur hollandais (1660-1704).

Un aimable peintre, graveur plus jovial encore, fut Cornelis Dusart, élève d'Adriaen van Ostade, dont il adopta les paysanneries, en accentuant la note malicieuse et gaie.

Comme son maître, il n'eut garde d'oublier la peinture des charlatans populaires, arracheurs de dents et diseurs de bonne aventure, prétextes à scènes humoristiques et pittoresques.

Son *Chirurgien* et Sa *Ventouseuse* sont des œuvres où la fantaisie ne détruit pas la justesse de l'observation. Charcot et Paul Richer ont déjà signalé ces deux eaux-fortes (1).

Le chirurgien opère sur le bras, mais la ventouseuse sur le pied. C'est elle qui nous intéresse actuellement. Nous avons aussi un *Pédicure ambulant* de Cornélis Dusart.

(1) Voy. Charcot et Paul Richer, *Les malades et difformes dans l'art*, p. 117-118.

1° *La Ventouseuse.*

Eau-forte de 1693.

Cette scène diffère notablement de celles que nous venons de voir. Une grosse commère débraillée, la gorge débordante, les manches



Fig. 6. — La *Ventouseuse* d'après une eau-forte de Cornelis Dusart.

retroussées, est assise sur une chaise, la jambe droite sortant toute nue de ses cottes relevées. Elle a posé son pied sur le bord d'un baquet et se renverse en arrière, grimaçante, levant la main droite avec un geste de douleur comique (Fig. 6).

La Ventouseuse — qu'on prendrait volontiers pour un Ventouseur, tant elle est dépourvue d'attributs féminins, — à genoux, coiffée d'un entonnoir, munie de bésicles énormes, la poitrine ornée de colliers de molaires, mal éclairée par une petite lampe fumeuse, applique sur le dos du pied une des ventouses qu'elle puise dans un panier posé par terre.

Derrière, debout, un personnage à face lunaire, ventru au point que sa casaque en éclate, un étrange panier posé de côté sur sa tête, ayant à la ceinture une seringue en manière de poignard, aiguise une lancette sur une pierre et regarde l'opération d'un air goguenard.

Au fond, une cheminée avec un plat à barbe, des pots et un parchemin muni d'un sceau. C'est le décor des Teniers et des Brouwer.

Les coiffures grotesques des maîtres du logis sont inspirées des fantaisies de J. van Bosch et de P. Bruegel le Vieux (1).

Quant à l'opération, elle est nettement précisée : *pose d'une ventouse* et bientôt *scarification.*

Les femmes surtout avaient le privilège de cette médication. Un tableau de Quirijn Brekelenkam (1648-1668) au musée de la Haye (2), nous montre une *Ventouseuse* (*Kopster* en hollandais) appliquant sur le bras d'une jeune femme une ventouse, évidemment scarifiée, puisque le sang coule dans un bassin que soutient la malade.

2° *Le Pédicure ambulant.*

Gravure de la collection des Estampes.
Rijcks Museum, Amsterdam.

« J'ai vu autrefois, écrivait Dionis vers 1707, un homme, à Paris, qui, se promenant toute la journée dans les rues, disoit sans cesse : « Je tire les cors des pieds sans mal ni douleur. » Je ne sçais s'il exécutoit sa promesse ; mais s'il le faisoit, on le payoit fort mal, car il étoit très mal vêtu et paroissoit fort gueux. S'il avait eu le talent ou l'adresse d'ôter les cors sans douleur, comme il le disoit, il auroit du aller en carrosse (3). »

Ce Pédicure ambulant avait plus d'un confrère. Cornelis Dusart nous a laissé le portrait de l'un d'eux (Pl. XVIII).

C'est au regretté M. Obreen, l'érudit directeur général du Rijks Museum d'Amsterdam, que je dois la communication de ce document, signalé par M. Van der Kellen, directeur du cabinet des Estampes. La gravure, éditée par J. Gole, porte en légende quatre vers hollandais dont voici la traduction, d'après M. Obreen :

(1) Voy. *Les Pierres de Têtes*, *loc. cit.*

(2) Coll. Bredius, n° 442 du Cat. — Voy. Charcot et Paul Richer, *La Ventouseuse.* Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière, 1892, p. 200.

(3) Dionis, *Opération de chirurgie*, p. 658, cité par Franklin, *Var. chirurg.*, p. 222.



Le Pédicure ambulant

D'après une gravure de CORNELIS DUSART.

(Collection des Estampes, Rijks Museum d'Amsterdam.)

Masson et Cie, éditeurs.

Voici l'art véritable de l'homme
Qui peut extraire les cors aux pieds et les durillons.
Ne m'entends-tu pas, ne me vois-tu pas, cor au pied ?
Ne m'entends-tu pas, cor au pied ? cor, oh ! cor !

Il ne s'agit plus ici de Barbier-Etuveur ni d'opération. C'est le portrait d'un charlatan qui colporte de village en village un topique merveilleux pour la guérison des cors aux pieds.

Joyeux drille à face bien nourrie, moins gueux que son confrère de Paris, coiffé d'un tricorne emplumé, il parcourt les rues en dansant, montrant d'une main un échantillon de ses produits, brandissant de l'autre une longue canne enguirlandée de tresses et de pompons. Et, chantant à tue-tête sa réclame rimée, il attire aux portes les habitants étonnés et rieurs, tandis que les gamins accourent à toutes jambes, délaissant leurs jeux pour l'escorter et faire chorus avec lui :

Ne m'entends-tu pas cor au pied ! cor, oh ! cor !...

Les *tireurs de cors* étaient une variété des charlatans fort nombreux au XVIIe siècle. Turlupin, dans sa *Harangue*, les classe à côté des *vendeurs de thériaque et joueurs de gobelets* (1).

Colporteurs de drogues et de recettes mirifiques, ils soignent sans instruments, guérissent sans douleur. Pas d'incisions sanglantes, pas de pansements compliqués, une simple pâte corricide, dont l'effet sera souverain. Et pour attirer le client, nulle estrade, nulle parade, mais une gambade, une chanson et quelques oripeaux fantaisistes. L'aimable gros garçon que nous montre C. Dusart ne pouvait manquer de faire un commerce prospère.

A ce guérisseur réjoui, dont les jambes se trémoussent avec tant d'aisance, qui n'achèterait le secret de ne plus souffrir d'un cor ?...

Les Pédicures ambulants faisaient une sérieuse concurrence aux Barbiers établis au village dans des officines à plusieurs fins. Ils avaient sur eux l'avantage d'employer une médication indolore et ils savaient merveilleusement mettre à profit la crédulité populaire, en prônant, pour des maux souvent intolérables, un remède facile et à bon marché.

D'ailleurs, visages nouveaux, aujourd'hui venus, disparus demain, n'avaient-ils pas aussi pour eux le proverbe : « A beau mentir qui vient de loin » ?...

(1) Franklin, *l. c.*

VII

Ecole flamande du XVIIe siècle.

Les Singes Barbiers-Pédicures.
(Musée d'Ypres.)

Un petit panneau fortement vermoulu, que j'ai remarqué dans le musée de la ville d'Ypres, représente une parodie des scènes de médecine populaire où clients et opérateurs sont remplacés par des animaux, singes et chats (1).

Cette composition fantaisiste est, d'ailleurs, d'une valeur secondaire. Je tiens à la signaler cependant comme un document satirique dirigé contre les Barbiers-Pédicures. Au surplus, l'intérieur, les accessoires, l'agencement et les costumes des personnages sont copiés sur la réalité, mais ici l'animal a supplanté l'homme.

A gauche, au premier plan, un singe, vêtu de rouge, assis sur un escabeau, confie sa patte de derrière à un second singe vêtu de vert, qui entaille largement la peau ; le sang coule abondamment. Le singe opérateur porte le costume des chirurgiens de village : toque brune, petit tablier blanc, trousse d'instruments pendue à la ceinture.

Un troisième singe, habillé de jaune, verse le contenu d'une fiole sur la plaie. Derrière, un quatrième, debout, grave et doctoral, coiffé d'un bonnet de fourrures, présente une boîte à médicaments. Un cinquième, tout petit, accroupi par terre, faisant l'office d'apprenti barbier, chauffe un emplâtre au-dessus d'un réchaud. C'est beaucoup de médecins pour un malade et cette officine simiesque semble montée sur un grand pied.

Mais les clients affluent, et les chirurgiens devront bientôt se partager la besogne, car, dans le fond, entre un blessé, le crâne fendu, soutenu par deux aides, l'un vêtu de rouge, l'autre de blanc.

A droite opère le barbier, coiffé d'une belle toque à plumes. Il fait la barbe à un chat assis sur une grande chaise et enveloppé d'une large serviette. Un autre chat, assis sur une banquette, attend patiemment son tour de barbe.

Les accessoires traditionnels abondent par terre ou sur les murs : plats à barbe, bocaux, pots et fioles variés.

Un bassin plein de sang témoigne que la saignée est ici en honneur. Une sorte de brancard complète le mobilier chirurgical.

L'idée de faire parodier les occupations humaines par des animaux est

(1) Je n'affirmerais pas qu'il n'y eût quelques chiens dans le nombre, les malades en particulier ; mais il est des singes cynocéphales et l'auteur n'était pas fort animalier.

un mode comique dont l'effet manque rarement. Les singes, en particulier, par leur ressemblance avec l'homme,se prêtent merveilleusement à ces fantaisies dont les meilleurs artistes ont utilisé la portée satirique et humoristique. D. Teniers a excellé dans ce genre.

On a de lui, à la Pinacothèque de Munich, *Un Concert de chats et de singes*, et *Des singes faisant la cuisine*. Au musée du Prado, il n'y a pas moins de six tableaux attribués à Teniers (1) et dont les personnages sont encore des singes.

Singes peintres et singes sculpteurs, singes fumeurs,joueurs et buveurs, singes élèves et singes professeurs, etc. ce troupeau de quadrumanes pourrait donner raison à Louis XIV qui regardait Teniers comme un peintre de *magots*.

Le petit panneau du musée d'Ypres est d'une facture bien lourde pour être de la main du maître flamand, mais on conçoit aisément que le sujet en ait été choisi par l'un de ses imitateurs, désireux d'appliquer à une scène de chirurgie rustique le procédé caricatural employé par Teniers en tant d'occasions.

Peut-être faut-il l'attribuer à Jan van Kessel, neveu de Jean Brueghel le Jeune (Anvers,1626-1678),qui a souvent reproduit ces parodies simiesques.

La galerie de Schwerin possède de lui un petit tableau (2) qui représente encore un intérieur de Barbier-Etuveur où des singes opèrent sur des chats, savonnant ou rasant. Un des singes fait chauffer des pinces ou des ciseaux sur un réchaud.

Sur la muraille se voit une affiche où sont figurés un hibou,des lunettes et une chandelle, avec deux lignes d'écriture illisible au-dessous.

Les mêmes emblèmes ont été reproduits par J. Steen dans son tableau *L'Orgie* de la collection van der Hoop à Amsterdam. Là les deux lignes écrites sont lisibles :

A quoi servent chandelles et lunettes
Puisque le hibou ne veut pas voir ?...

Cette critique facétieuse était souvent adressée aux médecins (3).

Ferdinand van Kessel (Anvers 1648 — Bréda 1696 ?), fils de Jean van Kessel, a peint aussi des singes, rasant et frisant des chats. On les voit au musée de Vienne (4).

(1) Nos 1738 à 1743 du Catal. — On trouve aussi des singes de Teniers le J. à la galerie de Brunswick, No 581 (signé) : au musée de l'Ermitage à St-Pétersbourg, No 699,etc.

(2) Cuivre. H. 0,165. L. 0,225. No 559 du Catal. de Fr. Schlie, 1889. Le No 560 *Brettspiel* représente aussi des singes. — Le premier de ces tableaux a été attribué à Teniers par Groth

(3) Voy. *Les Pierres de tête*, Jean Steen, *loc. cit.*

(4) *Vienne*, Galerie impér. art. et histor.,No 1183.

Il existe encore d'autres parodies simiesques de la main des maîtres flamands :

Du médiocre tableau du musée d'Ypres, je ne pourrais donner qu'un plus médiocre croquis; la gravure italienne, reproduite Pl. XVII, fera mieux connaître ces officines simiesques, composées à l'instar des intérieurs humains.

Au premier plan sont les Barbiers, au second les Chirurgiens.

Une guenon savonne la face d'un singe assis sur une grande *chaière* et tenant un plat à barbe sous son menton.

Le singe-coiffeur, debout, au milieu, armé de longs ciseaux, pratique une taille savante sur la tête d'un autre client, et celui-ci surveille les progrès de la coupe en se mirant dans une petite glace que lui présente un apprenti.

A droite, entre en clopinant, un singe qui s'appuie sur deux béquilles. Il va passer au second plan où opère le singe-chirurgien.

Ce dernier est en train d'appliquer un large emplâtre sur le genou d'un patient, assis, le bras droit en écharpe.

On ne chôme pas dans cette officine, car à gauche, entre un groupe de singes soutenant un autre blessé.

A droite, un aide aiguise les instruments. Dans le fond, par une porte ouverte, on aperçoit une autre pièce où une guenon surveille une marmite suspendue au-dessus d'un grand feu.

Les murs sont garnis de rayons et d'étagères avec des récipients de pharmacie.

De petits singes non vêtus jouent dans les coins et grimpent sur les meubles.

S'il ne s'agit pas d'une opération sur le pied, le singe-opérateur figuré sur cette gravure est cependant de la même famille que celui que nous avons vu au musée d'Ypres, et qui se montre un Pédicure consommé.

Au singe qui peint, au singe qui fume, au singe magister ou cuisinier, à toutes les singeries de la vie journalière, les peintres humoristes du XVIIe siècle ne pouvaient manquer d'ajouter la singerie de la médecine, le *Singe-Barbier* et le *Singe-Pédicure*.

Abraham Teniers, Galerie Harrach., Vienne, Nos 145 et 146 (signé); Van Helmont, Galerie de l'Université, Würtzbourg, No 179; N. V. Verendael, Galerie roy. de Dresde, No 1161 (signé 1686). Voy. Catal. Friedriech Schlie, *Gemälde-Gallerie von Schwerin*, p. 313.

Imp. G. St-Aubin et Thevenot. — J. Thevenot, successeur, St-Dizier (Hte-Marne).



SINGES BARBIERS ET SINGES CHIRURGIENS

Masson et Cie, Éditeurs.



